MÉMOIRES

DE

JÉROME PATUROT

Patenté, Électeur et Éligible,

PAR

L. Reybaud.

I

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1843

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Dans l'opuscule qui a pour titre : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* [1], on a pu voir l'honnête industriel de ce nom, à la suite de diverses tentatives orageuses, trouver enfin un abri tutélaire dans le débit des bonnets de coton. Le poëme semblait arrivé au dernier chant ; mais les Paturot sont sujets à des rechutes. Quand l'ambition règne sur le cœur d'un homme, elle peut changer d'objet, mais elle ne

[1] Chez **MELINE, CANS et C[e].** Bruxelles, 1842; un vol. in-18.

périt pas. Paturot, bonnetier patenté, a donc eu ses aspirations inquiètes, ses souffrances ignorées comme Paturot gérant du bitume impérial de Maroc. Seulement le public n'eût jamais été initié à cette nouvelle confidence, si le bruit qu'ont fait ses premières aventures n'eût jeté Jérôme Paturot dans un accès d'orgueil difficile à décrire. La couverture jonquille dont l'a honoré M. Paulin, la gloire qui s'attache à deux publicités successives ne lui ont plus laissé la force de résister à une expérience personnelle. Cette fois il a pris la plume lui-même; qu'on lui pardonne cette faiblesse! une revanche était bien due au poëte qui a vu ses *Fleurs du Sahara* épuisées au service des épiciers d'alentour, et sa *Cité de l'Apocalypse* condamnée à des destinations humiliantes. D'ailleurs, sous l'enveloppe du bonnetier, Paturot a toujours caché une âme foncièrement littéraire. Rien n'est plus indécrottable qu'un *homme de style* : qu'on le plaigne et qu'on le lise!

CHAPITRE PREMIER.

I

Paturot, capitaine d'une compagnie-modèle.

Depuis la mort de mon oncle, notre commerce prenait chaque jour plus d'extension. La maison était ancienne, bien achalandée, mais il lui manquait l'élan et l'espoir d'initiative qui appartiennent à la jeunesse. Malvina y apporta cet élément : la vieille ensei-

gne fit place à une enseigne neuve, l'or ruissela sur les devantures, l'acajou remplaça le noyer dans les comptoirs et les étagères, le gaz évinça l'huile, qui, de temps immémorial, éclairait le magasin. La réforme s'étendit jusqu'aux commis ; tout ce qui dépassait quarante ans fut remercié, et la maison s'ouvrit à des employés dans la fleur de l'âge, que recommandaient des barbes de la plus belle venue.

Malvina avait le génie des découvertes : elle aimait l'original, l'imprévu. Aussi, notre étalage devint-il, de sa part, l'objet d'une étude savante. Il est des bonnetiers qui, pour avoir fait peindre un œil dans une résille de voyage, ou tendu un bas de soie sur un mollet de bourre, se croient dispensés de se mettre vis-à-vis du public en frais d'imagination. Ce n'est pas ainsi que Malvina comprenait ses devoirs ; elle était jalouse d'ouvrir d'autres perspectives à la

bonneterie. Que de surprises n'a-t-elle pas ménagées au passant! Que de ressources, que d'inventions inépuisables! Si les industries n'étaient pas généralement ingrates, madame Paturot jouirait, à l'heure ou j'écris, d'une statue; mais, on encourage si peu les artistes en France!.. Avant madame Paturot, où en était le pantalon de tricot, où en était le gilet de flanelle? C'est pitié de le dire : à l'état empirique. On découpait, par exemple, d'informes enveloppes, on les cousait à la diable, on les ornait de boutons fabuleux et on appelait cela, par euphémisme, des gilets de flanelle. Les capotes grises de nos soldats sont des objets d'art en comparaison! Malvina fit sortir le gilet de flanelle de cette condition rudimentaire; elle veilla aux entournures, améliora les dispositions générales de ce vêtement et le mit en harmonie avec le corps humain. On ne connaissait que la flanelle blanche, elle

mit en vogue la flanelle de couleur et lui donna des destinations hygiéniques. Chaque nuance avait une vertu particulière : le rose pour les maladies de poitrine, le violet pour les affections d'estomac, le bleu pour les désordres du foie, le jaune pour les palpitations de cœur. Les chalands se mettaient cela sur l'épiderme et se croyaient à moitié guéris : l'imagination est un grand docteur !

Madame Paturot cultiva une autre *spécialité,* comme on dit dans l'idiome industriel ; elle perfectionna le maillot, cette dernière expression de la plastique ; le maillot, l'honneur et l'écueil des bonnetiers. Le public, qui, sous les mille becs de gaz de l'Opéra, s'abandonne au culte de la forme, ignore les perfidies du coton et de la ouate dont son œil caresse amoureusement les contours ; il ne soupçonne pas les stratagèmes, les illusions du maillot ; il se contente d'en jouir, le malheureux ! il croit aux gras de jambe

chimériques et va même plus loin dans cette région de l'idéal. C'est là le triomphe des coussins et de la garniture! Un sculpteur prend un bloc de marbre et l'arrondit en formes gracieuses; le bonnetier est moins bien partagé : on lui livre un manche à balai pour en faire une Vénus Callipyge. Madame Paturot excellait dans cet art; elle avait le coup d'œil du statuaire. La chorégraphie de l'Opéra n'avait pas de secrets pour elle; personne n'en connaissait mieux le fort et le faible. Sur l'examen le plus superficiel, un sujet était jugé, Malvina en prenait la mesure.

— Trois centimètres et demi de creux, disait-elle, quatre centimètres, cinq centimètres!..

C'était infaillible; il fallait rembourrer le maillot de ça, et la scène de l'Opéra avait un modèle de plus. Que de déesses et de dieux ont été ainsi piqués et garnis dans nos

magasins ! Que d'Antinoüs ont reçu cette préparation nécessaire ! Que de nymphes du corps de ballet ont réclamé ce supplément aux dons de la nature ! Nos maillots ont laissé des traces à l'Académie royale de musique ; on les cite encore pour le mérite de la perspective et la perfection du modelé.

Dans ces conditions, le succès de notre établissement ne connut plus de limites. J'étais devenu l'un des plus grands industriels du détail ; mes affaires s'élevaient à un million par an. A la clientèle solide que m'avait laissée mon oncle, j'avais su joindre une clientèle élégante qui s'approvisionnait d'objets de fantaisie dans lesquels le bénéfice est presque arbitraire. Les belles marquises, les duchesses empanachées assiégeaient mes magasins ; j'avais la vogue. Les inventaires du 31 décembre allaient chaque année en s'embellissant, et ma fortune s'accroissait d'une manière miraculeuse. On ne se fait

pas une idée de ce que peut rendre un commerce de détail à Paris, quand l'achalandage est en première ligne. On y bat monnaie : cent, cent cinquante mille francs s'ajoutent tous les douze mois au capital. C'est trop, vraiment trop ! Voici un magistrat, un président de tribunal qui touche de quinze à dix-huit cents francs, et les fortunes d'un arrondissement sont à la merci de sa délicatesse ! Voici un militaire, un brave et loyal officier, un capitaine qui, pendant trente ans, aura fait au pays le sacrifice de sa santé et de sa vie ; il se retire avec douze cents francs de pension. Voici un instituteur primaire à qui le budget n'assure que cent écus ; un digne curé qui doit se contenter de mille francs sur lesquels il prélève la part du pauvre ! Et un bonnetier, dans l'exercice de ses fonctions sociales, percevra cent fois autant qu'un président de tribunal, cent vingt fois autant qu'un capitaine en retraite, cent cin-

quante fois autant qu'un curé, cinq cents fois autant qu'un instituteur primaire. A ce compte, le bonnet de coton tient un haut rang dans notre échelle rémunératoire : il n'est vaincu que par la *cachucha* et l'*ut* de poitrine.

J'étais donc l'un des hauts barons du commerce de détail et du demi-gros. On ne se rend pas suffisamment compte de la puissance qui s'attache à cette fonction. C'est là que réside une portion de la vie de Paris, ce fournisseur breveté du genre humain. Les destinées du monde tiennent plus qu'on ne l'imagine à cette intéressante population qui peuple les rez-de-chaussée de la capitale. Les invasions, les révolutions ne se font pas sans elle; il faut, en toutes choses, compter avec ses passions, avec ses préjugés, avec ses intérêts. Un instant elle a supporté les Cosaques qui se présentaient à l'état de clientèle ; mais le jour où ces exoti-

ques n'ont plus eu de métal à verser sur les comptoirs des magasins, sur les tables des cafés ou dans les temples de la débauche, ils sont redevenus de farouches ennemis, des êtres dénués de toute civilisation. L'industriel parisien prend ainsi parti pour et contre dans les grands événements. Il était avec les libéraux contre la restauration ; il s'est déclaré contre l'émeute après la révolution de juillet. Règle générale, le détaillant demande avant tout la prospérité de la vente et la tranquillité des échéances. Quand les affaires marchent, il est de l'opposition ; quand elles ne vont pas, il se range du côté du gouvernement. Si les trois journées avaient duré huit jours, le commerce de détail aurait eu un retour vers Charles X. Tout ce qui trouble l'horizon de ses devantures lui est insupportable ; il ne pardonne pas à une opinion qui l'oblige à fermer précipitamment ses panneaux. Voilà ce qu'il

faut savoir quand on est homme d'État où qu'on aspire à le devenir. La faveur du détaillant parisien est un thermomètre politique infaillible : il y a peu de chances de succès pour les causes qu'il n'adopte pas, et celles qu'il abandonne sont bien compromises. Le niveau du pavé lui appartient, et le pavé à Paris, c'est l'empire.

Ce serait une curieuse étude que celle de ce monde où domine la plus ingénieuse activité. Si je n'avais pas à raconter ma propre histoire, peut-être essayerais-je de retracer celle-là. En suivant ce récit, on en retrouvera d'ailleurs quelques éléments. *Ab uno disce omnes !* Par le spectacle des ambitions et des souffrances d'un bonnetier, on s'initiera au secret de ces existences qui ont deux chemins ouverts vers les grandeurs, la buffleterie et le vote, la garde nationale et le scrutin électoral. Sans doute le commerce de détail ne porte pas tout entier ses vues

aussi haut; mais plus on s'avance vers des destinées industrielles, plus grand est le nombre des candidatures de marchands de chandelles, filateurs, banquiers et autres horlogers. Dans ce sens, ce que je vais raconter est de la haute politique.

Depuis que je m'étais décidément fixé dans le quartier où mes ancêtres avaient exploité le tricot et débité le bas de laine, il m'avait fallu payer à la patrie l'impôt de la patrouille et de la faction. J'étais incorporé dans une compagnie de la garde nationale. Cette institution ne jouit pas, auprès des écrivains, d'une grande popularité; mais le commerce de Paris ne s'associe ni aux sarcasmes ni aux répugnances de la littérature. Il se résigne aux ennuis du service, et comprend les avantages qui s'y rattachent. Le droit de nommer un caporal ne lui semble pas trop acheté par quelques nuits blanches, et il est fier de se donner pour capitaine des ventres peu

susceptibles d'alignement. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un jour de garde? une diversion, une exception dans la vie. Or, toute exception est un plaisir, toute diversion une jouissance. On déjeune au café, on dort sur un lit de camp, on marche au tambour, on croise la baïonnette contre des caniches réfractaires, on veille sur le repos de Sa Majesté. Quel plus noble emploi un homme peut-il faire de son temps et de son intelligence! Certes, quand on sort de là les yeux en papillote et le pantalon crotté, c'est le cas de dire, avec un empereur romain, qu'on n'a pas gaspillé ses vingt-quatre heures.

J'étais à peine enrégimenté depuis deux mois dans ma compagnie que j'y jouissais déjà d'une certaine influence. Malvina avait eu le soin, pour me rendre les jours de garde plus agréables, de choisir nos fournisseurs habituels parmi les voltigeurs dont j'avais à serrer les coudes. Notre boucher, notre bou-

langer, notre crémier, notre marchand de vin, notre pharmacien, étaient de la compagnie, et je voyais percer dans les manières de tout ce monde la considération qui s'attache à un client dont la maison roule sur un joli train de dépense. Une autre bonne fortune m'avait arrivée : j'avais fait la conquête de notre sergent-major. On nommait ce gradé Oscar ; il était peintre, et avait exposé au salon une omelette aux fines herbes qu'il décorait du nom de paysage. Oscar et moi, nous nous convînmes sur-le-champ. Je lui parlai de M. Victor Hugo ; il me parla de M. Delacroix ; il appartenait à la classe des rapins chevelus, et professait sur l'esthétique des doctrines qui se rapprochaient beaucoup des miennes : cette circonstance acheva la liaison. Je présentai Oscar à Malvina, et depuis il devint un habitué de la maison, un ami, un inséparable. Insidieux Oscar !... mais alors je ne lui connaissais d'autre dé-

faut qu'une barbe un peu inculte, cachet d'une école mal peignée.

Aujourd'hui que j'y songe, je me rends difficilement compte de l'empire que ce serpent fascinateur a exercé sur moi, et du rôle qu'il a joué dans ma destinée. Oscar était original, cela est vrai; il prodiguait à mes marmots des bons hommes qu'il croquait sur le comptoir. Il entreprit le portrait de madame Paturot avec plus de témérité que de bonheur; mais tout cela ne m'explique pas comment cet homme a été maître chez moi pendant plus de trois ans. Quand je quittai la vie des aventures pour la vie industrielle, je m'étais dit que je serais un bonnetier pur et simple, dans la plus étroite et la plus calme acception du mot. Je voulais finir comme dans les romans, vivre content, avoir assez d'enfants et amasser beaucoup d'argent. Mes rêves n'allaient pas au delà d'une grasse et riche métairie où je voulais finir

mes jours ; j'hésitais seulement entre la Normandie et la Touraine ; je me voyais gros fermier, et Malvina elle-même souriait à l'idée de nourrir de sa main une famille de canards et de poules. Eh bien ! il suffit d'un Oscar pour renverser ces illusions. Un rapin chevelu traversa ma vie, et je me vis de nouveau lancé dans la région des orages.

Expliquez cela comme vous voudrez, au bout de quinze jours de connaissance, Oscar en était déjà au *tu* et au *toi*, comme un ami de vingt ans. Il me conduisit dans son atelier, où je surpris l'abus qu'il faisait du vert et du jaune ; il se mit de moitié dans toutes nos parties, s'invita régulièrement à dîner chez moi et tapissa mon salon de tous les paysages aux épinards et au beurre frais dont il ne savait comment se débarrasser. Je payais des cadres somptueux pour lui donner les honneurs d'une exhibition permanente. Malvina trouva d'abord que ce

monsieur était un *sans-gêne,* mais elle finit par s'habituer à son babil et à sa barbe déréglée. Oscar l'amusait et moi, faut-il le dire, il me dominait par son aplomb.

C'est à propos de la garde nationale qu'il démasqua d'abord ses batteries. Je faisais mon service comme un bon et zélé voltigeur, sans rien prétendre de plus, m'exerçant au maniement du fusil et montant mes gardes avec une ponctualité exemplaire. Oscar ne voulut pas me laisser dans cette condition honorable, mais obscure. Il savait sans doute à quelles faiblesses j'étais sujet et quel incendie pouvait allumer dans mon âme une excitation imprudente. Ce fut par ce côté qu'il m'attaqua. Un jour qu'il était venu au corps de garde, où son esprit et son originalité lui valaient toujours un nombreux auditoire, il se plaça en face de moi, et croisant les bras avec un sentiment d'extase profonde :

— Jérôme, mon ami, s'écria-t-il, sais-tu bien que tu as un faux air de Napoléon !

— Allons donc, Oscar, pas de plaisanterie.

— Non, parole d'honneur, c'est tout le galbe de *l'autre*. Gobert, du Cirque, n'est pas plus Napoléon que toi. Tu dois avoir la bosse du génie militaire, pour sûr.

— Toujours farceur, le rapin, répondis-je.

Oscar n'en voulut pas démordre ; il me passa la main sur le crâne et découvrit la protubérance du guerrier. Pendant cet incident, les voltigeurs de la compagnie s'étaient groupés autour de nous, les uns riant, les autres sérieux. Le sergent-major leur fit toucher ma boîte osseuse, analysa la coupe de mon visage et leur prouva sans réplique que j'avais du Napoléon dans le nez, dans les lèvres, dans le regard. Quand il eut fini sa démonstration :

— Camarades, dit-il, nous avons pour capitaine un facteur à la halle aux huîtres. C'est dégradant pour la compagnie, qui ne doit aucune espèce d'épaulettes aux mollusques. Voici un candidat qui a du Napoléon dans l'œil ; c'est notre homme. Celui qui est mort à Saint-Hélène approuverait ce choix : il le bénira du haut de la colonne. Vive le capitaine Paturot !

— Vive le capitaine Paturot! répétèrent les dix fournisseurs de la maison.

C'est ainsi qu'Oscar m'improvisa une première candidature.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Paturot, capitaine d'une compagnie-modèle.

(SUITE.)

La position d'Oscar était très-solidement assise parmi nos voltigeurs. Comme sergent-major, il avait pu rendre des services dont on lui tenait compte : il se montrait coulant sur le billet de garde et n'usait que modéré-

ment du conseil de discipline. Le peintre avait d'ailleurs des talents de société qui le rendaient populaire dans la compagnie : il cultivait la ventriloquie avec succès, et exécutait au fusin les charges les plus bouffonnes. Pour perdre à jamais le facteur aux huîtres, dont il me destinait la survivance, il dessina sa caricature dans tous les corps de garde, et le doua d'un nez fabuleux qui lui enleva quarante voix. En même temps, il persistait dans la prétention de faire de moi un Napoléon : il me croquait en petit chapeau, en redingote grise, les mains derrière le dos, de mille manières. Ainsi, peu à peu, le capitaine en exercice voyait son étoile pâlir devant l'astre naissant du capitaine en expectative.

Ce travail préparatoire dura plus d'un an : il fallait attendre de nouvelles élections. Enfin, le jour critique arriva. Depuis deux mois, Malvina travaillait les esprits du voi-

sinage ; elle forçait ses approvisionnements comme si Paris eût été menacé d'un siége. Les fournisseurs redoublaient d'égards pour une aussi bonne maison, et recrutaient ouvertement des voix en faveur de leur précieux client. Le marchand de vin embaucha dix voltigeurs, le charcutier en gagna quatre, le mercier trois ; mais Oscar fit à lui seul plus que ces industriels ensemble, jamais il ne s'était mis en frais pareils. A chaque garde, c'était des prodiges nouveaux : il contrefaisait l'âne, le coq, le chien, le chat avec une vérité d'intonation qui enlevait la compagnie ; il dialoguait, il soutenait une conversation à trois, à quatre, à cinq, à dix, il donnait des représentations ordinaires et extraordinaires. Un ébéniste, qui tenait encore pour le capitaine en fonctions, ne résista pas à un cancan agréablement dessiné ; un coquetier capitula devant un portrait à l'huile de ses deux marmots,

et un plumassier passa dans notre camp à la suite d'une enseigne où Oscar avait prodigué tous les épinards de sa palette. Cette propagande prenait un tel caractère, qu'elle me menaçait de l'unanimité. Le facteur aux huîtres était anéanti ; il ne lui restait plus qu'à pleurer sa défaite sur un monceau d'écailles.

Cependant, au dernier moment la lutte s'anima. Le capitaine en titre ne voulut pas se laisser absorber comme un mollusque ; il opposa des cloyères aux diverses influences que j'avais mises en jeu contre lui. C'était hardi. Pendant trois jours, la compagnie fut inondée de testacés, comblée de bivalves, accablée d'huîtres, pour les appeler par leur nom vulgaire. Mais mon concurrent abusa de ses avantages ; il poussa trop loin ses moyens de défense : il les fit aller jusqu'à l'indigestion. Dès lors la chance me revint. Oscar, d'ailleurs, traita de haut les moyens

de séduction employés par mon adversaire; il poursuivit de tant de plaisanteries ce qu'il nommait le parti des huîtres, qu'aucun voltigeur ne voulut en être d'une manière ostensible. Il ne resta plus dès lors à mon antagoniste que des défenseurs honteux et combattus.

Le jour du vote, mon rapin fut prodigieux; chaque poil de sa barbe rousse était hérissé pour la circonstance. Il allait d'un groupe à l'autre, excitant les uns, narguant les autres, distribuant des poignées de main ou des regards foudroyants. Mon adversaire s'était assis dans un coin de la salle; Oscar l'y relançait avec ses sarcasmes :

— Le voyez-vous sur son banc, le capitaine des huîtres!... Garçon, du citron pour arroser ce monsieur!... Je veux qu'on m'en ouvre une douzaine à déjeuner, de ces gradés-là!... Voltigeurs, comment voulez-vous qu'on vous serve vos officiers? avec ou sans

coquilles?... Silence dans les rangs!... A gauche, huîtres, alignement... Par files sur l'assiette... en avant... happe!

C'était un feu roulant de plaisanteries qui provoquaient des rires inextinguibles. Le facteur aux huîtres se morfondait dans son coin ; il ne savait quelle contenance tenir. Ses partisans n'osaient pas faire acte d'adhésion ouverte : ils l'abandonnaient dans la solitude. L'aplomb d'Oscar les démontait ; à peine se promettaient-ils de protester par un vote contre cette intimidation d'un nouveau genre. On alla aux voix. Quatre-vingts voltigeurs déposèrent leurs bulletins. Sur ce nombre, j'obtins soixante-cinq suffrages. Les autres se portèrent sur mon adversaire. J'étais capitaine. Mon rapin se précipita dans mes bras en criant :

— Vive le capitaine Paturot!

Et les voltigeurs, gagnés par une émotion contagieuse, l'imitèrent. Je fus embrassé à

la ronde. Le parti opposé s'était retiré; nous restâmes les maîtres de l'élection. Oscar passa sergent-major à l'unanimité, et les autres gradés furent choisis en famille. Les opérations terminées, il y eut punch avec accompagnement de babas. Le rapin en fit les honneurs ; moi je me contentai de payer la carte. Avant de se quitter, il fut convenu qu'un banquet par souscription servirait à célébrer l'événement de la journée, et qu'il aurait lieu aux *Vendanges de Bourgogne*. L'écot fut fixé à quatre francs par tête, ce qui nous promettait du veau froid et de la salade à discrétion. Comme le disait Oscar, dans les repas de corps, il faut se régler sur les petites bourses ; les gens comme il faut en sont quittes pour dîner après.

La fête n'eût pas été complète, si Malvina n'y avait point eu sa part. L'ami de la maison lui avait ménagé une surprise : certain

d'avance du résultat, il m'avait forcé de commander un habit d'officier, avec deux superbes épaulettes neuves, l'épée et tous les accessoires. Cet uniforme au complet était chez lui; nous nous y rendîmes. La plus grande discrétion avait été recommandée à nos voltigeurs; madame Paturot devait tout ignorer jusqu'à notre retour. Arrivé chez Oscar, j'endossai le bel uniforme, ceignis l'épée, et j'allais me coiffer de l'ourson dévolu aux voltigeurs, lorsqu'il m'arrêta :

— Un instant, dit-il avec un air de mystère.

— Qu'est-ce donc?

— Je veux te coiffer de ma main, ajouta-t-il.

Aujourd'hui, je découvre dans cette réplique, en la transcrivant, un féroce jeu de mots; mais alors mon âme n'était pas ouverte à la défiance. Le propos, d'ailleurs, avait une explication naturelle. Du fond

d'une armoire, le rapin tira ce que l'on nomme très-improprement un *tricorne.*

— Voilà, s'écria-t-il, voilà. C'est moi qui te l'ai fait retaper. Emboîte ta coloquinte là-dedans.

— Eh bien ! après, dis-je en essayant le chapeau.

— Parfait ! idéal ! ajouta-t-il en me l'ajustant, en l'essayant de diverses manières... Oh ! bravo ! bravo !... ne bouge plus... c'est frappant comme ça... parole d'honneur ! je crois revoir mon *Empereur...* Nous ferons émeute dans les rues... le peuple croira qu'il revient à la tête de cent mille nègres, comme il l'a promis à Las-Cases... Non, vrai, Jérôme, pas de blague ; tu as l'air du trente-quatrième fils naturel du grand homme.

— Par la vertu de ton feutre, n'est-ce pas ?

— Eh bien, dénigre-le, il ne manque plus

que ça. Copié, poil pour poil, mon ami, sur le quatre-vingt-dix-neuvième chapeau de Marchand, celui que *l'autre* portait à Eylau. Il y a encore dans la coiffe, de la neige du champ de bataille. Poil de lapin historique, quoi!

Bon gré, mal gré, il fallut obéir, mettre le chapeau impérial sur l'oreille et m'offrir ainsi aux hommages de la population. Heureusement, personne n'y prit garde. Les officiers de l'état-major ont tant abusé de la glorieuse coiffure, qu'aujourd'hui elle est tombée dans le domaine public, et même un peu plus bas. Nous arrivâmes ainsi au magasin. Malvina ne s'y trouvait pas; elle était montée dans l'appartement; nous la surprîmes au coin du feu, en proie aux émotions de l'attente. Au premier coup d'œil elle ne me reconnut pas; ces épaulettes luisantes, cet uniforme, ce chapeau m'avaient presque transformé.

— Eh bien, bobonne, lui dis-je ?

— Ah ! c'est toi, s'écria-t-elle en s'épanouissant.

Je la reçus dans mes bras ; je la pressai sur mon hausse-col, Oscar paraissait triomphant :

— Madame Paturot, dit-il avec solennité, je vous ai emprunté un bonnetier, je vous rapporte un capitaine. Rendez-moi ma monnaie.

— Ah ! monsieur Oscar, voilà un service que je n'oublierai de ma vie.

— Merci, madame Paturot, riposta le profond scélérat, en caressant les poils de sa barbe orange.

Le rapin fut retenu à dîner ; on s'assit, on causa les pieds sur les chenets. Si l'artiste, au lieu de se ruiner en couleurs et de voir tout en vert dans la nature, s'était borné à suivre la profession d'homme original, il aurait certainement conquis une po-

sition dans la société. La manière dont il avait conduit mon élection dénotait même un certain talent diplomatique : il eût figuré avec avantage dans les missions de Perse. Oscar jugeait bien les hommes ; il avait le coup d'œil pénétrant, l'esprit observateur.

— Jérôme, me disait-il, te voilà capitaine; mais ce n'est pas tout que d'arriver aux deux épaulettes ; il faut s'y maintenir. C'est là le difficile :

Les voltigeurs et les flots sont changeants.

— Bah ! répondis-je, un tas de moutons !

— Moutons aujourd'hui, tigres demain, Paturot ! Vois le facteur aux huîtres. Comme ils l'ont précipité ! Quel était son tort, à cet homme ? Trop bon enfant ! voilà tout... Un capitaine soliveau, quoi ! La compagnie entière lui montait sur les épaules.

— Roi des huîtres, va ! dit Malvina avec l'accent de la commisération.

— Que ceci te serve de leçon, Jérôme. Il faut être de fer avec la compagnie. Tu as déjà un faux vernis de Napoléon, profites-en! Appelle-les *grognards !* Pince-leur l'oreille, en mémoire du grand homme; prends du tabac dans tes goussets, croise les bras derrière le dos, promets-leur la croix d'honneur à la première bataille, accable-les de mots ronflants et abuse de ton petit chapeau. Voilà ton programme.

— Bravo, Oscar ! s'écria ma femme, oubliant d'ajouter *monsieur* dans son exaltation.

— Oui, capitaine Paturot, si tu veux réussir, si tu veux devenir l'idole de la compagnie, il faut faire sentir ton grade. Nos voltigeurs n'ont pas assez l'esprit militaire : il convient de le leur inculquer. Une compagnie se mène par l'amour-propre :

on veut paraître soldat, être remarqué pour l'alignement, exécuter un port d'armes d'ensemble, jouer à la petite guerre, s'abîmer d'exercices et d'évolutions. C'est là ce qui charme. Hors de là, il n'y a qu'une compagnie qui n'est pas une compagnie, et des pékins plus ou moins agréablement déguisés. L'esprit de corps, nom de nom, et le titre de compagnie-modèle, sarpejeu...

— Ah! monsieur Oscar! dit Malvina.

— Pardon, excuse, madame Paturot, mais c'est dans le rôle. Jérôme jurerait comme un sacripant, qu'il n'en aurait que plus d'empire sur les voltigeurs. Je lui recommande, surtout, de les éreinter d'exercices. C'est un moyen de se faire adorer. Il surprendrait de temps en temps des sentinelles dans leur guérite, que cela ne ferait pas plus mal. Napoléon a usé de ce moyen. Que chaque voltigeur se dise, en voyant Paturot sous les armes : « En voilà un qui ne plaisante pas ;

en voilà un de *dur à cuire.* » Et il est capitaine à perpétuité.

Telles furent les instructions que me donna Oscar, et j'eus lieu d'en reconnaître plus tard la justesse. Évidemment, il connaissait son terrain et savait comment doit s'exercer le commandement vis-à-vis des bourgeois en uniforme. Peut-être exagérait-il le prestige de certains souvenirs ; mais, si le tricorne historique n'ajoutait rien au programme, il n'y gâtait rien. J'avais donc mon rôle tracé; il n'y manquait plus qu'une chose, l'instruction nécessaire. En ma qualité de voltigeur, j'avais sans doute appris le maniement des armes, et j'exécutais avec assez de précision les trois ou quatre mouvements principaux de l'exercice à feu. Mais, de là aux devoirs du capitaine, il y a toute la distance qui sépare l'élève du maître. Il fallait apprendre la tactique, tactique de peloton, tactique de bataillon, se former à l'art difficile du com-

mandement, savoir comment on fait manœuvrer des soldats ; enfin, s'initier à ces savantes évolutions de la guerre sur lesquelles le chevalier Folard a écrit un fort beau livre et que Napoléon a tant de fois improvisées sur le terrain même où il engageait la bataille. Or, il s'agissait de poursuivre cette étude en secret, de manière à ce que la compagnie ne s'aperçût pas que le grade avait précédé l'instruction. J'y apportai une grande adresse, fort réservé au début dans mes commandements et les rendant plus fermes, plus accentués à mesure que je me sentais plus sûr de mon affaire. Désormais, plus de bonneterie pour moi! Le poids de la maison retombait tout entier sur Malvina ! Adieu tricot et chaussettes ! adieu mitaines et bas de soie ! J'étais un foudre de guerre, l'odeur de la poudre m'animait. J'allais dans les plaines où s'exerce la troupe de ligne, j'admirais l'ordre de bataille, les

dispositions par sections, la course au pas gymnastique, les changements de front, les mouvements des centres et des ailes. Peu à peu, il me semblait qu'il y avait en moi du Turenne, du maréchal de Saxe, et qu'à une époque moins pacifique j'eusse pu, comme un autre, prendre Berg-op-Zoom ou enlever la chaussée d'Arcole.

Pendant que j'allais ainsi au loin me dresser à l'art de la guerre, mon sergent-major, dont l'éducation militaire était achevée, devenait de plus en plus le commensal inévitable de la maison. Madame Paturot était trop occupée pour abandonner le magasin; mais Oscar n'y regardait pas de si près. Il s'y installait dans le cours de la journée, dérangeait les commis en leur racontant des gaudrioles, et ne quittait la place que pour aller augmenter le nombre des champs d'oseille qui garnissaient son atelier, sous prétexte d'une collection de *Sites des environs*

de Rome. Ces sites se ressemblaient tous; peut-être étaient-ils plus verts les uns que les autres; c'est la seule distinction que l'on pût établir entre eux. Probablement le rapin prodiguait-il davantage sa couleur, quand ses moyens le lui permettaient. Dans ce cas, j'ai quelques reproches à me faire au sujet de ces écarts de verdure. Avec un ami moins généreux, Oscar aurait exécuté des prairies moins foncées, et l'art n'y eût rien perdu.

Quoi qu'il en soit, je m'étais déjà complétement emparé de la faveur de ma compagnie, quand arriva le jour du banquet de corps, commandé aux *Vendanges de Bourgogne.* La fête fut fabuleuse : le traiteur ne s'en tint pas au veau, il prodigua le mouton et le nectar à dix. C'était d'autant mieux à lui qu'il avait là de cruelles pratiques. Abusant d'une formule qui veut que le pain et le vin soient à discrétion, le coquetier dévora deux kilogrammes de pain et but huit

litres de liquide ; le plumassier suivit d'assez près son collègue dans cet assaut de consommation ; enfin il y eut dans tout le bout d'une table un complot suivi d'effet contre les provisions de l'établissement. En retour de l'hospitalité, ces malheureux apportèrent la disette : on eût dit qu'ils n'avaient pas mangé depuis vingt jours ; ils montraient des crocs comparables, pour la solidité, à ceux des cannibales de la mer du Sud. Jamais je n'ai vu autant manger de ma vie. Par esprit de justice, le corps des officiers se montra d'une sobriété exemplaire : sans cela le traiteur ne se serait pas rattrapé ; il eût demandé grâce.

Au dessert, quand cette fringale eût été complétement apaisée et qu'il se fût fait un peu de silence devant les bouteilles vides, un jeune voltigeur se leva. C'était un barde; nous ne lui connaissions pas ce talent de société. Il avait l'espoir d'une lecture au

théâtre de Belleville pour un vaudeville qu'il venait d'achever en collaboration avec quatre de ses amis. Du reste, sa figure était douce et ingénue. Il réclama la bienveillance de l'auditoire, passa la main dans ses cheveux cendrés et chanta :

AIR : *Tontaine, tonton.*

Célébrons notre capitaine,
Marchand de bonnets de coton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Il vend aussi de la futaine,
Du tricot et du molleton,
Tonton, tontaine, tonton.

— Bravo! bravo! s'écria la compagnie entière en faisant chorus.

Je ne savais comment prendre la chose : le jeune barde était-il un mauvais plaisant ou simplement un être naïf qui se livrait au *flon-flon* avec l'abandon de son âge, c'est ce que je ne pouvais démêler encore. Oscar me

rassura : la rime avait entraîné cet adolescent qui avait eu le tort de se lancer dans des idées industrielles à propos d'une réunion toute militaire. La suite de la chanson nous le prouva :

Voltigeurs sous le casque à mèche
Du chef de notre peloton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Vous voyez briller la flammèche
Qui fait partir le mousqueton,
Tonton, tontaine, tonton.

— Admirable ! s'écria la compagnie, que des libations multipliées rendaient indulgente.

Après les couplets vinrent les toasts, et chacun voulut improviser le sien. Oscar porta la santé de madame Paturot, qui fut accueillie avec le plus grand enthousiasme par les fournisseurs de la maison. Enfin, je fus appelé à parler, et le plus grand silence

s'établit parmi les convives. Je n'ai jamais été bien fort sur l'improvisation; aussi, quand je me trouvai en présence de ces soixante têtes enluminées qui dardaient sur moi leurs cent vingt prunelles, une espèce de vertige s'empara de moi. Ces gens-là n'étaient pas forts; et pourtant, j'étais intimidé. Heureusement, je me souvins des conseils d'Oscar : prenant la pose napoléonienne, et promenant mon regard d'aigle sur l'assemblée, je dis avec un accent saccadé :

« Camarades,

« Je suis content de vous. Cependant la
« compagnie n'est pas ce qu'elle devrait
« être, nom de nom. A partir de demain, je
« veux la passer à la réforme, et il n'y aura
« pas de ma faute, nom de nom, si elle
« n'est pas plus ficelée. Un autre ne vous
« dirait que ça, nom de nom, et moi, je ne

« vous en dis pas davantage. Un mot en-
« core! Songez que du haut de ses plu-
« mets, la compagnie Du Puget vous con-
« temple! »

Cette allocution brève, rapide, exalta mes grognards. Oubliant toute réserve, ils me soulevèrent et me portèrent en triomphe.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

La compagnie-modèle et l'épouse idem.

Le sort en était jeté : j'allais entrer dans la voie des réformes. Avant mon élévation, la compagnie offrait un bizarre assemblage de pantalons incohérents, d'oursons dégradés, de plaques irrégulières, de buffleteries

anomales. Point d'aspect guerrier, point de tenue militaire. On venait en capote ou en frac, avec ou sans sac; les fusils étaient de vingt modèles différents, à capucines de fer ou de cuivre, longs ou courts, pourvus ou non de bandoulières, à chien ou à piston. Quelques voltigeurs plus soigneux portaient la guêtre d'ordonnance ; mais d'autres portaient l'oubli du décorum jusqu'aux bottes vernies et aux souliers de couleur. C'était une marqueterie affligeante. On eût dit des canards sous les armes. Le maniement du fusil s'exécutait sans ensemble, sans précision ; chacun prenait son rang comme il l'entendait, le nain près du colosse, et les ventres les plus remarquables de la compagnie en serre-file. Deux hommes surtout, le plumassier et le coquetier, dépassaient toujours l'alignement d'un demi-mètre : ils jouissaient l'un et l'autre d'une santé déplorable à laquelle je n'ai jamais pu les faire

renoncer. Ce sont les seuls voltigeurs de la compagnie qui y aient mis de l'entêtement.

En homme prudent, je ne brusquai pas la métamorphose ; mais, dès la première garde, je passai une inspection sévère. Oscar m'a dit depuis que je me montrais sublime de pose, de coup d'œil et d'à-propos. Les rangs étaient ouverts ; je parcourus les deux fronts, examinant mes soldats un à un sous toutes leurs faces. Mon regard d'aigle allait surprendre les moindres défectuosités de la tenue, et, dès lors, la compagnie put voir qu'elle avait affaire à un connaisseur. Quelques mots familiers, à l'instar du grand homme, animaient la scène et lui donnaient un caractère tout à fait impérial.

— Martin, disais-je à l'un, vous avez là un pantalon qui est légèrement banlieue ; tâchez de vous culotter autrement à la prochaine garde, mon camarade.

— Ah çà ! et vous, Chapoulard, quel est ce briquet qui vous bat les jambes ? Prenez garde ! avec des mollets dans votre genre, on peut prendre feu ! Vous incendierez la compagnie, mon garçon.

— Patouillet, votre giberne ressemble à la boîte d'un facteur de la poste. Faudra me changer ça, mon ami.

Ces reproches, distribués çà et là, devant le front de la compagnie, excitaient des rires universels, et j'étais bien convaincu que les voltigeurs ainsi admonestés se surveilleraient davantage à l'avenir. En revanche, quand je passais devant un sujet plus soigneux et mieux brossé que les autres, je ne manquais pas de l'encourager du geste et de la voix :

— Tenue ficelée, parole d'honneur !... Voltigeur-modèle, quoi !... Chic militaire numéro un !... Avec cent mille fantassins de ce calibre, je ferais la campagne de Rus-

sie!... Tous les anciens ne sont pas morts!... Nom de nom, camarade, voilà qui est proprement astiqué!

Et ainsi du reste, toujours avec la même aisance et facilité. Ce plan de conduite, imité du plus grand guerrier moderne, qui peut-être l'avait lui-même emprunté à l'antiquité, eut un succès prodigieux. Dès la seconde garde, la tenue de la compagnie était singulièrement améliorée. L'armement était plus régulier, l'habillement moins disparate. Évidemment, on se piquait d'honneur; on s'associait à ma pensée secrète. Pourtant ce n'étaient encore là que des préliminaires; j'avais des projets plus vastes, plus étendus. Autour de moi, dans les postes du drapeau, dans les revues générales, j'entendais citer deux ou trois compagnies qui passaient pour des types de perfection citoyenne: on en parlait en mille endroits, et au Carrousel surtout. Quand

elles défilaient dans les rues de Paris, un murmure d'admiration s'élevait le long du chemin et leur formait une sorte de cortége. Adoptaient-elles un insigne, un ornement, à l'instant même une épidémie d'imitation se déclarait sur les deux rives de la Seine; toutes les légions faisaient acte de plagiat. Quelle gloire pour une compagnie que de donner ainsi le ton et de régner sur l'uniforme! La faveur de la ville et de la cour, les applaudissements de la foule, les sourires de Sa Majesté, les suffrages des princes, tout ce que la popularité renferme de charmes, s'attachaient à une position pareille et formaient une sorte d'auréole autour des créateurs de ces corps privilégiés. Voilà où je voulais en venir; voilà quel rêve remplissait mes jours et troublait mes nuits. Éclipser la compagnie Du Puget, lui enlever l'empire, me faire un piédestal de ses sacs humiliés et un arc de triomphe de ses

plumets déchus, telle fut ma prétention, tel fut mon orgueil.

Oscar attisait cette vanité : le Machiavel avait son but. Depuis quinze jours, il épuisait les couleurs de sa palette pour me créer un uniforme qui éclipsât tous les uniformes connus. Selon son habitude, il s'était laissé aller au vert ; mais vert et bleu ne se mariaient pas ensemble. J'élevai des objections ; il résista d'abord ; son culte pour le vert allait jusqu'au fanatisme. Je me fâchai et finis par obtenir qu'il se rabattrait sur le jaune ; l'abus du jaune était moins dangereux. Dans ces conditions, il exécuta mon fantassin, celui que je voulais proposer à la compagnie comme idéal. Voici à quoi nous nous arrêtâmes : Guêtres d'ordonnance ; pantalon bleu, aisé, sans sous-pieds, avec bande jaune et deux liserés jaunes ; ourson à plaque jaune, orné d'une torsade jaune, comme les chasseurs de la garde impériale ;

épaulettes jaunes ; frac à boutons jaunes et aiguillette jaune. A ces détails, Oscar voulait ajouter une buffleterie jaune ; mais je m'opposai à cet excès, qui nous jetait dans les couleurs de la gendarmerie. J'adoptai le sac avec une giberne à plaque jaune. Les fusils devaient avoir des capucines en cuivre, ainsi que la garniture ; la bandoulière était de rigueur, attendu que je préméditais l'exercice à feu [1]. Ces accessoires une fois réglés, Oscar dessina et coloria mon voltigeur-modèle. Pour ne pas se gâter complétement la main, il lui passa une couche de vert sur le visage et me fournit un spécimen assez remarquable. Il est vrai que je lui avais prodigué mes conseils.

J'étais résolu à frapper le grand coup. Le

[1] Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ceci se passait à l'époque où l'uniforme était arbitraire et avant qu'une loi en eût fixé définitivement tous les détails.

premier jour où la compagnie se trouva de nouveau convoquée, je fis exécuter un roulement significatif et former le cercle. Tous les gradés étaient à mes côtés : la réunion avait quelque chose de solennel. Quand le silence se fut rétabli, je pris la parole :

— Camarades, leur dis-je, les grandes institutions ne vivent que par la tenue : hors de la tenue point de salut pour elles. Sous ce rapport, la compagnie laisse beaucoup à désirer; elle manque d'esprit de corps, d'émulation, de discipline. Les grenadiers Du Puget lui marchent sur le ventre. Cela durera-t-il toujours, répondez-moi?

— Non! non! répétèrent à la ronde nos voltigeurs.

—A quoi cela tient-il, camarades? A quatre ou cinq brimborions qui donnent à l'homme l'air troupier, l'air *ric-à-rac*, le galbe militaire et l'œil à cinq pas devant lui! Voilà où gît le lièvre. De quoi se com-

pose, après tout, cette compagnie Du Puget? D'huissiers, de procureurs, de détaillants, d'épiciers, de tailleurs, exactement comme la nôtre. Ces gens-là n'ont subjugué aucune espèce de Trocadero. Eh bien! ils font de l'effet; ils simulent parfaitement les vieux de la vieille.

— Parfaitement, reprit Oscar, pour appuyer l'impression de mon discours.

— Aussi les gloires, les honneurs sont pour eux. On dirait qu'ils sont toute la garde nationale. Le père Lobau les comble de poignées de main, le colonel Jacqueminot les porte dans son cœur, l'état-major du Carrousel leur fait passer du champagne aux jours de garde, la cour même les voit d'un très-bon œil. Un de ces quatre matins on les décorera en masse.

— En masse, dit Oscar faisant écho.

— Voltigeurs, repris-je en élevant la voix, voilà un exemple. Les compagnies

sont ce qu'elles veulent être. Quand vous le voudrez, il n'y aura pas dans Paris de soldats citoyens dignes de vous déboutonner les guêtres. Logez cela sous vos oursons, et nous donnerons du fil à retordre aux plus fendants.

Évidemment mon auditoire était ému, ébranlé. Les voltigeurs prodiguaient les signes d'adhésion, ils échangeaient entre eux des paroles d'assentiment. Je ne laissai pas refroidir les impressions favorables. Prenant des mains du sergent-major deux gravures coloriées, je les fis circuler dans les rangs où elles obtinrent un accueil favorable. La couleur jaune saisissait l'œil, et Oscar avait eu le soin d'y répandre des tons dorés qui flattaient beaucoup l'ensemble.

— Voltigeurs, leur dis-je, voilà votre type, que vous en semble ?

Il n'y avait pas à s'y méprendre, le cos-

tume était adopté : à peine deux ou trois partisans de l'ancien capitaine osaient-ils hasarder quelques critiques de détail. Je me recueillis alors et ajoutai :

— Camarades, ce n'est pas tout que le costume : il y a encore la discipline. Dans la garde nationale elle ne peut être que volontaire : ce sont des arrangements de famille. Voici donc une petite charte que je vous propose, et sur laquelle nous aurons à délibérer article par article. On prendra l'engagement d'honneur de s'y conformer.

CHARTE DE LA COMPAGNIE PATUROT.

Art. 1er. La compagnie adopte à tout jamais, comme costume de rigueur, grande et petite tenue, les deux modèles ci-annexés, dessinés et coloriés par M. Oscar, peintre ordinaire de Sa Majesté.

Art. 2. A partir du premier mars prochain, la compagnie sera costumée tout entière confor-

mément aux modèles. Les délinquants seront punis d'une amende de dix francs pour chaque garde de retard.

Art. 3. Si les infractions au costume ne sont pas générales, mais partielles, l'amende sera d'un franc pour chaque article en contravention.

Art. 4. Les gants de daim sont de rigueur ; les sacs également. L'usage des lunettes et binocles est prohibé sous les armes, sous peine d'un franc d'amende et cinq francs pour la récidive.

Art. 5. Les voltigeurs dont les formes dépassent les proportions ordinaires seront invités à suivre un régime plus approprié aux exigences du coup d'œil sous les armes. Ceux qui persévéreraient dans un embonpoint funeste seront relégués au second rang et condamnés à des patrouilles hors de tour, dans l'intérêt de l'alignement général.

Art. 6. Les uniformes, les oursons et les accessoires devront, autant que possible, sortir des mêmes magasins, afin que le confectionne-

ment en soit plus régulier. Les membres de la compagnie se désintéressent formellement de toute prétention à ces fournitures.

Art. 7. Chaque voltigeur recevra un numéro d'ordre, et les dispositions dans les rangs se feront d'après ces numéros. Il sera très-militaire d'appeler un homme par son numéro dans tout ce qui concerne le service.

Art. 8. La compagnie Paturot se décerne à elle-même, dès aujourd'hui, le titre de *compagnie-modèle*. Elle s'engage, sur l'honneur, à réclamer la restitution des cendres du grand homme.

Art. 9. Le produit des amendes formera une masse destinée à perfectionner le costume. Une cotisation volontaire sera imposée pour l'amélioration des tambours.

Art. 10 et dernier. La compagnie vote, à l'unanimité, des remercîments à M. Oscar, peintre ordinaire de Sa Majesté, pour les deux modèles ci-annexés. De son côté, M. Oscar déclare qu'il se dessaisit en faveur de la compagnie de

la propriété pleine et entière de ces objets d'art.
Fait au Carrousel, le...

Paturot, capitaine en premier.

Pour copie conforme à l'original :

Oscar, sergent-major et peintre ordinaire de Sa Majesté.

Telle était cette pièce, qui complétait et sanctionnait mon plan de réforme ; elle ne passa pas sans difficultés. Un jeune avocat qui s'était glissé dans la compagnie, comme un serpent sous l'herbe, prit la parole et chercha à établir que la loi que je proposais était une loi draconienne, un souvenir de la féodalité, une déplorable évocation du moyen âge. Nous ne nous attendions pas à cette sortie. Elle nous ébranla un instant ; mais bientôt Oscar recouvra son assurance, et, avec l'intarissable verve qui ne l'abandonnait jamais, il prit à partie cet adversaire imprévu, et lui fit voir qu'il avait un

maître dans l'art de la parole. L'avocat sentit qu'il s'était trop engagé. Par un retour adroit et familier à sa profession, il revint sur son point de vue, et prouva que notre projet était empreint d'une libéralité profonde et digne de la civilisation moderne. Ce revirement obtint un grand succès : c'est tout ce qu'avait cherché le stagiaire. Oscar le tint pour un homme d'esprit. Quoi qu'il en soit, la charte de la compagnie Paturot fût dès lors votée à l'unanimité et par acclamations.

Le costume s'exécuta ; et, le premier jour du mois suivant, la compagnie arriva, dans des uniformes neufs, au poste d'honneur des Tuileries. J'avais bien cru m'apercevoir, en la conduisant, que le jaune des parements, des torsades, des plaques, des boutons, des lisérés, des épaulettes, tirait un peu trop l'œil, et je commençais à regretter qu'Oscar se fût montré aussi prodi-

gue de cette couleur. Hélas ! quand le rapin adoptait une nuance, il la portait dans l'œil et dans le cœur ; c'était un culte, une idée fixe. Cependant, la tenue de nos voltigeurs offrait une régularité qui rachetait ce que le costume avait de trop voyant. Nous arrivâmes au Carrousel, où le maréchal Lobau nous attendait pour passer son inspection habituelle. Du plus loin qu'il aperçut cette compagnie jonquille, son air devint rogue, son front se rembrunit : le vieux grognard n'aimait pas les singularités de l'uniforme. Il ne dit rien, pourtant, et ordonna quelques évolutions. La compagnie manquait d'instruction militaire ; la manœuvre n'était pas son fort ; les voltigeurs s'embarrassaient les uns dans les autres, la queue cherchait la tête, les alignements ne se faisaient qu'avec peine. Tout cela augmentait la mauvaise humeur du troupier de l'empire ; il se contenait mal, il laissait

percer son mécontentement. Enfin, dans un moment critique, l'explosion eut lieu. Mon second rang tout entier, sur un changement de front, s'égara dans l'espace et offrit le spectacle du plus affreux pêle-mêle. Le maréchal n'y tint pas.

— Concierge! s'écria-t-il avec sa voix de tonnerre! concierge, fermez les grilles du Carrousel. Ces serins-là vont s'envoler!!!

La manœuvre finit sur cette boutade. La leçon était dure, j'essayai d'en affaiblir la portée. A mes yeux, elle ne s'adressait pas au costume, mais à l'instruction militaire. Pour mériter le titre de compagnie-modèle que nous nous étions décerné, il fallait faire quelques efforts, travailler l'école de peloton, s'élever même jusqu'à l'exercice à feu. C'est ainsi, et seulement ainsi que l'on pouvait regagner l'estime du maréchal et marcher de pair avec les compagnies célèbres dans la milice citoyenne. Oscar se rangea de cet

avis, et l'échec fut oublié. Seulement on décida que la compagnie se livrerait désormais à la manœuvre sur une grande échelle. La plaine Saint-Denis fut désignée pour être le théâtre de ces expéditions, et, pendant un mois entier, mes voltigeurs s'y rendirent avec exactitude. Chacun d'eux emportait une trentaine de cartouches ; on exécutait des feux de file, des feux de peloton ; on simulait une petite guerre. Les évolutions ordinaires précédaient ou accompagnaient ces opérations stratégiques, et les bons effets de cette pratique soutenue se firent bientôt sentir. Un accident seul put interrompre le cours de cette éducation militaire. En homme défiant, je ne commandais le feu à mes voltigeurs que lorsque je me trouvais hors de la ligne de leurs fusils. Le lieutenant n'avait pas la même prudence, et mal lui en prit. Dans une décharge générale, il reçut à bout portant

une baguette oubliée dans le canon. Heureusement, le projectile frappa dans les parties charnues, et l'officier, ainsi embroché, en fut quitte pour quatre mois de traitement. Mais, cette circonstance répandit quelque froideur sur l'exercice à feu, et la plaine Saint-Denis fut désormais délaissée.

On devine combien ces passe-temps militaires me détournaient de mon commerce et de mon ménage. Je ne m'appartenais vraiment plus : debout à cinq heures du matin, je rentrais au logis harassé et n'y apportais pas toujours une humeur accommodante. Évidemment les honneurs me gâtaient et me jetaient dans une vie irrégulière. Malvina ne disait rien encore, mais elle souffrait en silence. De son côté, Oscar s'impatronisait de plus en plus dans la maison. Quelques instances que j'eusse mises à l'attirer vers nos exercices et nos manœuvres, jamais il n'y avait paru. Le diplomate avait autre

chose en vue : il songeait à gagner tout le terrain que je perdais, et se mêlait un peu trop des affaires que je négligeais. Mes écarts d'ambition entraient pour beaucoup dans ses chances, et il employait un art perfide à les aggraver.

Un matin que je revenais de l'exercice à feu, Malvina ne se trouva pas, comme d'habitude, dans le magasin. Sans m'arrêter, je gravis l'escalier, ouvris la porte de l'appartement, et allais pénétrer dans la chambre de ma femme, quand je m'aperçus qu'elle n'était pas seule. Un dialogue était établi ; je distinguai la voix d'Oscar.

— Quoi ! madame Paturot, disait-il, c'est bien votre dernier mot?

— Oui, monsieur Oscar, et n'y revenez plus... Viens ici, Fifine, dit-elle en s'adressant à sa fille aînée, viens ici que je te peigne.

J'entrai sur ces paroles. La mère était

occupée de la toilette de son enfant; Oscar, assis dans un fauteuil, semblait embarrassé, et ma présence fut loin de lui rendre son aplomb. Alors, aucun soupçon ne troublait mon âme; ce fut plus tard seulement que je compris ce que signifiaient les paroles échangées entre le rapin et mon épouse. Chère Malvina! elle avait plus de bon sens, plus de tête que moi. Au lieu de comprendre le danger des assiduités du peintre, en véritable mari j'eus l'incroyable inspiration de lui dire :

— Oscar, tu déjeunes avec nous, n'est-ce pas ?

J'étais un homme prédestiné.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Les ambitions de madame Paturot.

Quand le vertige s'empare d'une maison, ce n'est point à demi ; rien n'est plus contagieux que l'exemple. Il y a d'ailleurs au fond du cœur humain un invincible besoin d'essais et d'expériences. Un succès, si grand qu'il soit, ne le remplit pas entièrement ;

c'est à peine une halte dans la voie des désirs. Tient-on jamais compte des résultats passés quand on aspire à une conquête nouvelle? Les lois de l'ambition ressemblent à celles de la gravitation : l'intensité s'y accroit en raison du chemin parcouru. Certes, j'avais obtenu du sort au delà de ce qu'un bonnetier peut en attendre; huit cent mille francs, une femme aimable et fort experte, deux enfants qui venaient à souhait. Où est le bonheur, si ce n'est là, dans les joies de la famille, dans les douceurs de l'aisance? Eh bien! cette situation ne me suffisait pas, je prétendais à mieux : on eût dit que je voulais lasser la destinée. Au premier souffle de sa flatterie, ma vanité s'était échauffée; elle avait entrevu un monde brillant dont chaque jour la fortune me rapprochait. Au-dessus de moi et presque à ma portée je voyais s'épanouir la classe qui dispose aujourd'hui de l'empire. J'étais en voie de

l'atteindre ; encore un effort, encore quelques cent mille francs, et je prenais mon rang dans cette phalange de parvenus. Dans la mémorable nuit de mon suicide, mon pauvre oncle me l'avait dit :

« Sois bonnetier, Paturot; le vent souffle
« du côté des bonnetiers et des marchands
« de chandelles. Un bonnetier peut préten-
« dre à tout. Capitaine de la citoyenne,
« conseiller municipal, maire peut-être, et
« que dis-je maire? conseiller d'État, dé-
« puté, ministre!... Voilà ton programme,
« Jérôme, il est moins chimérique que celui
« de l'hôtel de ville! »

Sois bonnetier, tu seras ministre! Ces mots retentissaient à mon oreille comme ceux des sorcières de Macbeth. Hélas! que de filateurs, marchands de nouveautés, drapiers et horlogers, les ont entendus comme moi, dans le silence des nuits, au milieu du tumulte de la journée! Qui se

résigne aujourd'hui à n'être qu'un simple marchand? Qui n'a pas été un peu ministre en rêve et même président du conseil? Qui n'a pas, dans le monde du négoce, arrangé les destinées de la France au point de vue de *sa spécialité?* C'est le travers du jour : chacun y sacrifie. La science politique n'est plus l'étude d'une vie entière, le fruit d'une spéculation assidue ou d'une pratique patiente; elle s'apprend dans les comptoirs, dans les ateliers, au milieu des mécaniques et des bordereaux. Un manufacturier est transformé en Colbert, du jour au lendemain, et il se partage dès lors entre les soins de l'État et les foulons de ses fabriques. Faut-il le dire, esprit de corps à part, notre classe industrielle est arrivée trop tôt au pouvoir pour sa propre gloire; elle aurait eu besoin d'un plus long noviciat; elle poursuit aujourd'hui son éducation aux dépens de la force, de la grandeur, de la

dignité du pays. Le propre du commerçant, de l'industriel, est de voir d'abord dans les choses ce qui le touche : c'est une des qualités, un des titres de la profession. On n'y réussit qu'à ce prix. Or, cette vue personnelle et spéciale devient un dissolvant dans les affaires publiques, qui exigent surtout de l'étendue dans l'esprit et du désintéressement dans le cœur. Il se peut qu'avec le temps la classe industrielle s'améliore, qu'elle se mette à la hauteur des nouveaux devoirs, qu'elle s'élève jusqu'à la politique, mais il n'en est pas moins vrai que les grandeurs l'ont surprise avant qu'elle fût apte à en porter le fardeau et qu'elle a introduit dans la vie publique deux germes de décadence : la faiblesse dans les desseins et les petits calculs de positions et de personnes.

J'en parle en converti, on peut me croire. Que n'ai-je aperçu, avant de m'y engager,

les piéges de cette existence et les déceptions dont elle est semée ! Les industriels qui aspirent à se transformer en médiocrités parlementaires ou ministérielles ignorent ce qu'il en coûte de servir plusieurs maîtres et de porter deux souquenilles, l'une d'homme public, l'autre de marchand. Sans doute l'État est bon prince ; il souffre des incapacités de tout le monde et n'en rend personne responsable. C'est ce qui pousse vers ce service des prétendants si nombreux. Les expériences se font aux frais du trésor ; heureuses ou malheureuses, il paye sans murmure et sans recours. Ainsi, à ce point de vue, le risque est nul ; mais les honneurs ont d'autres embarras, d'autres ennuis. A peine étais-je capitaine d'une compagnie-modèle, et déjà je les voyais fondre sur moi. J'avais des envieux, des ennemis ; mon propre parti commençait à se fractionner. A la tête des mécontents, figurait un herboriste qui ne

pouvait pas pardonner à ma maison l'indifférence qu'elle affectait en matière de tilleul et de camomille. Cet homme était peu considérable ; mais chez lui l'activité suppléait à l'influence : son opposition n'ébranlait pas mon autorité, mais elle troublait mon repos. A la rigueur, j'aurais pu désarmer mon adversaire en lui prodiguant les commandes, sauf à précipiter ma famille dans les sédatifs qui ont pour base la guimauve et la graine de lin. Je ne le fis pas, en vue de ma dignité ; je dédaignai ce complot des infusions méconnues, je résistai à cette conjuration des plantes médicinales.

Au milieu de ces premières distractions de la grandeur, mes affaires n'avaient pas souffert. Malvina demeurait toujours au poste d'honneur, c'est-à-dire au comptoir et à la vente. L'inventaire qui s'achevait allait porter à un million le chiffre de notre fortune. Un article seul, une sorte de *cache nez*

dont elle avait eu l'idée, et qui s'était exécuté sous ses yeux, nous donnait plus de vingt mille francs de bénéfices. Les assortiments courants ne faisaient que paraître et disparaître : aux approches de l'hiver, le magasin était littéralement assiégé par les acheteurs. Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'un événement singulier fût venu bouleverser notre intérieur et changer du tout au tout la vie calme que nous avions menée jusqu'alors. Cet épisode fut décisif et il demande à être raconté avec quelque détail.

Dans la clientèle élégante que nos articles de fantaisie avaient attirée, se trouvait une grande dame que l'on nommait la princesse palatine de Flibustofskoï. C'était une personne un peu mûre, mais pleine de majesté; elle avait cet éclat qui tient à la fois de la nature et de l'art, et qui atteste des soins de conservation unis à une santé prospère. Rien de plus magnifique que ses épaules, de

plus potelé et de plus royal que sa poitrine et ses attenances. Le regard était superbe, mais des cils noirs d'une longueur idéale lui donnaient on ne saurait dire quelle expression douce et quels tons veloutés. Tout dans cette femme accusait de la race : le port seigneurial, des cheveux cendrés à reflets bruns, une coupe de visage d'une distinction parfaite, un pied et une main admirables. Sa voix avait conservé le timbre argentin qui est ordinairement l'apanage de la jeunesse : l'incarnat de ses lèvres était d'une pureté extrême ; ses dents n'avaient pas de rivales pour la blancheur et pour l'émail. A la voir descendre de son brillant équipage, appuyée sur le bras d'un chasseur de bonne maison, on eût dit une déesse, une Junon ou une Niobé. Rien n'approchait du goût de ses toilettes : les fourrures du Nord, les étoffes et les parures précieuses y contribuaient, mais sans affectation, sans

étalage. Tout cela était merveilleusement porté ; l'élégance en faisait excuser la richesse, la distinction en rehaussait le prix. La princesse de Flibustofskoï menait, d'ailleurs, grand train : elle occupait, dans le plus beau quartier de Paris, un appartement somptueux, donnait des fêtes, avait une nombreuse livrée, vivait, enfin, sur le pied des plus grandes existences de l'aristocratie. Oscar, qu'on ne prenait jamais au dépourvu, la connaissait ; il la nommait *la providence des artistes*, ce qui m'autorisa à croire qu'il lui avait fait l'hommage onéreux de quelques-uns de ses herbages.

Sans que Malvina pût deviner pourquoi, la princesse de Flibustofskoï l'avait prise depuis quelque temps en affection. Deux ou trois fois par semaine son équipage s'arrêtait devant notre porte, ce qui était, pour les détaillants voisins, un objet de sourdes jalousies. Le marchepied s'abaissait, et la

belle palatine venait s'asseoir familièrement près du comptoir de Malvina, qu'elle honorait de stations très-longues. Les commis déployaient quelques colifichets, quelques objets de luxe; la princesse choisissait et engageait ensuite l'entretien. On connaît madame Paturot; on sait quel est son talent et sa facilité de parole; toute princesse qu'elle fût, madame de Flibustofskoï ne pouvait pas lui en remontrer de ce côté. Aussi les conversations devenaient-elles à peu près interminables : Malvina, une fois lancée, ne s'arrêtait plus; elle racontait sa vie à la princesse et les vicissitudes qui l'avaient traversée, lui parlait de ses malheurs d'autrefois, de son bonheur actuel, de la prospérité de sa maison et du million en chiffres ronds qui allait se trouver au bout de l'inventaire courant. Ces détails semblaient intéresser beaucoup la palatine, et la liaison devenait chaque jour plus intime, sans tou-

tefois franchir l'intervalle qui sépare un marchand du client. En retour des confidences de Malvina, la grande dame prodiguait les attentions délicates, les prévenances affectueuses, s'informait de ma santé, de celle de nos enfants, enfin débitait une foule de petits riens qui avaient du prix, venant d'une bouche aristocratique.

Bientôt la princesse palatine eut un parti dans ma maison ; Malvina en raffolait ; elle en parlait à toute heure, à tout propos. De loin en loin madame de Flibustofskoï envoyait quelques jouets pour ma petite famille, et accompagnait ces envois de billets charmants. Mes enfants se déclarèrent donc en sa faveur, et eurent aussi son nom à la bouche. Notre bonne ne fut point insensible à quelques œillades du grand chasseur et passa à son tour aux Flibustofskoï. Enfin Oscar, renchérissant sur le tout, célébrait sans relâche la haute position, la magnifi-

cence, la générosité de la princesse palatine. Il ne la nommait que la belle Moscovite, la majestueuse Moscovite, la superbe Moscovite, exaltait son goût pour les arts et le talent de son cuisinier. Ainsi ma maison entière conspirait pour elle. Seul je résistais, seul je me défendais contre cette influence; mais quand je m'avisais d'émettre quelque doute, de montrer quelque tiédeur, j'étais sûr de voir naître une explosion universelle. Le peintre ordinaire de Sa Majesté s'exaspérait plus haut que les autres.

— Voilà comme tu es, Paturot, s'écriait-il, un sceptique, un vil sceptique! O industriels! vous ne savez que vous défier! Où serait la foi sans les artistes?

— Mon Dieu, ne te fâche pas, Oscar.

— Non; mais c'est que le commerce altère vos facultés. Vous vous y abrutissez, vous vous y encroûtez. Suspecter la princesse palatine, oh! Jérôme!

— Mais, non !

— Une Flibustofskoï !

— Eh bien ! non !

— Une aussi majestueuse Moscovite !

— Non ! non !

— Jérôme, va-t'en de ma part à l'ambassade russe ; demande le secrétaire de la légation, un jeune blondin ; dis-lui de te montrer la carte de l'empire des Russies, dressée par les ordres de Sa Majesté l'empereur Nicolas, tu y verras les terres de la princesse palatine.

— Mon Dieu ! je m'en rapporte...

— Cent cinquante verstes carrés, mesure locale ; tu convertiras la chose en kilomètres pour avoir le droit d'en parler en France.

— A quoi bon ?

— Sur ces terres, dix mille serfs et trois cent vingt-deux mille têtes de bétail paissant sur les rives fortunées du Don, département de l'Ukraine, sous-préfecture d'Azoff. Voilà

ce que sont les Flibustofskoï! Soupçonne encore! soupçonne!

— Du tout, je me rends.

— Paturot, Paturot! tes épaulettes t'égarent. De ce que cinquante épiciers, plus ou moins, t'ont porté au commandement d'une compagnie, tu te crois en droit d'accabler de tes mépris l'aristocratie européenne, d'insulter les blasons, de dédaigner les illustrations héraldiques; mais sais-tu bien, malheureux, que si les alliés reparaissent en France, la princesse palatine pourra te faire tailler en pièces par quarante-quatre régiments de Cosaques?

— Elle est donc bien puissante!

— Riche à millions! elle possède des mines d'or dans les chaînes de l'Oural, à deux pas des Demidoff, ces bienfaiteurs des critiques parisiens. Elle m'a fait une commande de trois paysages à cent écus la pièce : c'est princier, vois-tu.

Ce dernier argument ne souffrait pas de réplique ; je cédai. Avec la maison entière, je fis chorus au sujet de la princesse de Flibustofskoï ; je la reconnus pour la palatine la plus généreuse et la plus adorable de l'univers. Au fait, pourquoi aurais-je montré plus de défiance ? Comme le disait merveilleusement Malvina, la princesse payait comptant ; c'était un titre irrésistible. La conversation en resta là ; notre majestueuse Moscovite avait l'unanimité. Du reste, pendant un mois, il en fut peu question ; elle venait moins fréquemment au magasin, et je soupçonnai Oscar de détourner sur ses paysages une portion de ses libéralités. Au fond, je n'étais pas fâché de cette froideur : instinctivement je n'éprouvais que de la répugnance pour une intimité semblable. Malvina, au contraire, regrettait beaucoup ses causeries avec la grande dame, et ne savait comment expliquer sa réserve après

tant d'assiduités. Un soir, au sortir de table, nous nous en entretenions dans le salon, quand tout à coup la porte s'ouvre, et un valet de pied annonce à haute voix :

— Madame la princesse palatine de Flibustofskoï !

C'était elle, en effet, elle dans notre appartement ! Malvina croyait rêver et je cherchais vainement à m'expliquer le motif de cette visite. La princesse alla droit vers ma femme :

— Ma toute belle, dit-elle d'une voix caressante, je viens vous surprendre jusque chez vous. Chassez-moi, si je suis une indiscrète.

— Princesse, répondit madame Paturot, fière et troublée à la fois de l'honneur qu'on lui faisait, c'est trop de bonté... Je suis vraiment confuse... Peut-être n'a-t-on pas su vous servir à votre gré là-bas ?... Pardon, je vais descendre.

— Non vraiment, non, c'est vous que je viens voir.

En même temps, elle se retourna de mon côté, et, m'adressant le plus gracieux des sourires :

— Ah ! c'est M. Paturot !

— Madame la princesse, répondis-je en m'inclinant.

— C'est bien, monsieur. Il y a longtemps que je désirais vous rencontrer. J'ai des reproches à vous faire.

— A moi ! madame la princesse.

— A vous, monsieur. Quand on a tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, on ne s'enfuit pas dans une arrière-boutique ; on se produit, on se fait voir.

— Ah ! princesse...

— Et votre femme, monsieur, vous voulez donc l'enterrer vivante ! On ne la voit nulle part, et elle serait si bien partout. Tant d'esprit et de grâce !... Seriez-vous jaloux, par hasard, monsieur ?

— Lui, princesse, répondit Malvina, lui

jaloux ; pas plus que l'empereur du Congo!

— A la bonne heure! c'est un défaut de moins; mais pourquoi alors ce séquestre, cette solitude?

— Princesse, cela s'explique, dis-je un peu embarrassé; le manque d'occasions...

— Pas de défaites; vous êtes un despote; vous tenez votre femme sous des plombs de Venise.

— Cher agneau, dit Malvina venant à mon secours, comme on le calomnie!

— Ne l'excusez pas, ma belle, il est impardonnable.

— Que de rigueur! repris-je.

— Ce n'est que justice. Voulez-vous parier, monsieur, que votre femme ne sait pas seulement ce que c'est que le théâtre Italien, et comment chante Rubini?

— Pour ça non, dit naïvement Malvina.

— Eh bien! vous le voyez, les tyrans de l'antiquité n'en faisaient pas pire. Pauvre

victime ! ajouta-t-elle d'une voix plaintive ; que de résignation !

Puis, se retournant vers moi :

— Monsieur, dit-elle, vous avez abusé du droit de la force ; nous nous révoltons. Je vous enlève votre femme pour ce soir ; je l'emmène aux Italiens. Libre à vous de nous suivre.

— Princesse, que d'honneur !

— Capitaine Paturot, je veux vous présenter au feld-maréchal Tapanowich, gouverneur des colonies militaires de la Crimée. Entre guerriers on est fait pour se comprendre.

Cette voix, ce langage, ce regard exercèrent sur moi une sorte de fascination. Je ne cherchai pas alors à m'expliquer ce qui pouvait motiver, de la part de la grande dame, une démarche aussi étrange et aussi inattendue. Machinalement je me laissai entraîner ; j'obéis à ce prestige. Malvina

éleva seule quelques objections ; mais la princesse les détruisit une à une. Elle n'en voulait pas démordre, il fallait se rendre aux Italiens avec elle, prendre place à ses côtés dans sa voiture et dans sa loge, avoir les honneurs et affronter le cérémonial de cette intimité. Enfin madame Paturot céda : la vanité l'emporta sur la raison. Dès ce moment, ce fut une tout autre femme. Aucune de mes chimères n'avait laissé de traces dans son esprit ; ni mes épaulettes civiques, ni la perspective de fonctions municipales ne l'avaient profondément touchée. Dans la hiérarchie des hommes publics, elle ne voyait rien qui méritât une attention sérieuse. Mais cette fois il s'agissait de toilette, d'exhibition publique ; il s'agissait de se décolleter, de se caparaçonner, de se lancer dans les falbalas et les panaches, de se produire au milieu de cette société choisie, étalage vivant de pierreries et de dentelles.

Les ambitions de ce genre, une femme les comprend toujours, et madame Paturot plus qu'une autre. Aussi allait-elle et venait-elle comme si une tarentule l'eût piquée, tantôt ne sachant à quelle toilette s'arrêter, tantôt regrettant de n'avoir pu se préparer à l'avance. La princesse la conseillait et la calmait de son mieux :

— Allons, ma toute belle, point d'extravagances... c'est au mieux comme cela... Voyez-moi, on va simplement aux Bouffes quand on le veut... il n'y a que les Anglaises qui se découvrent obstinément les épaules, et Dieu sait à quel point!... Une autre fois nous ferons comme elles... il faut varier... je vous enverrai mes faiseuses... Allons, venez, vous êtes délicieuse ainsi.

Malvina termina ses apprêts; mais, dès ce moment, elle se promit de ne plus se laisser surprendre et d'avoir des toilettes qui ne fussent pas improvisées. Les goûts de luxe

et d'élégance sont instinctifs chez les femmes : ils peuvent sommeiller, mais un rien les éveille. C'est par là que madame Paturot devait se laisser séduire. Quant à moi, pour faire honneur à la princesse, j'avais cru devoir endosser mon uniforme.

— Fi donc, M. Paturot, me dit-elle en m'apercevant ; les épaulettes n'entrent pas aux Bouffes. C'est bon pour les Tuileries.

J'endossai un frac noir et me mis galamment à la disposition de la noble palatine. Pendant ce temps, elle avait daigné se mêler aux jeux de ma petite famille avec une grâce et un abandon adorables. Impossible de se montrer plus avenante et plus affectueuse. Qui eût dit, à la voir aussi simple, qu'elle avait des mines d'or et d'argent dans l'Oural, et trois cent vingt-deux mille têtes de bétail dans les campagnes de l'Ukraine?

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Madame Paturot dame patronesse. — Les inondés du Borysthènes. — Un festival.

Malvina était lancée ; le feu avait repris aux poudres. Cette ardeur que les soins du commerce et du ménage avaient amortie venait d'éclater de nouveau ; le babil reverdissait ; la pétulance avait reparu. La prin-

cesse de Flibustofskoï ne pouvait plus se séparer de ma femme. A chaque instant c'étaient des fêtes, des distractions, des occasions de dépense. Il existe à Paris une grande société fort mêlée, où il suffit d'un titre exotique et de beaucoup de luxe pour se produire, pour faire de l'effet. Par une sorte de convention, on y vient de toutes parts comme sur un terrain neutre, sans que cela puisse engager ni compromettre. Le faubourg Saint-Germain et la haute finance s'y rencontrent avec la diplomatie; les plus beaux noms comme les plus brillantes fortunes. Seulement, chacun s'y tient sur un pied de réserve et ne se livre qu'avec précaution. On pourrait même, dans ces nombreuses assemblées, distinguer les divers petits groupes qui évitent de s'y confondre. Ce qu'on y cherche, c'est l'éclat et le luxe, non l'intimité. Personne ne voudrait encourir la responsabilité de quelques

admissions très-suspectes, ni approfondir les existences problématiques qui circulent dans ces réunions trop accessibles.

La princesse était alors la divinité de ce monde à part. Le feld-maréchal Tapanowich l'aidait à en faire les honneurs. Ce militaire était un gros homme, trapu, à moustaches grises. Les souvenirs de l'invasion de 1815 lui étaient familiers : il y avait joué un rôle comme aide de camp de Kirchakoff. Du reste, ses petits yeux gris semblaient s'être adoucis en faveur de madame Paturot, et il m'honorait de poignées de main à la tartare qui me disloquaient les articulations. Quand Malvina, retenue par les affaires, restait deux jours sans aller chez la princesse, celle-ci lui dépêchait le feld-maréchal pour l'enlever, comme il le disait, militairement. C'était tantôt un bal, tantôt un concert, une promenade au bois ou une course de chevaux. Ma femme éleva d'abord quelques

objections, puis elle finit par se livrer tout entière à cette existence nouvelle. Le comptoir fut abandonné ; la surveillance du magasin retomba sur le premier employé, qui obtint de l'avancement et des honoraires proportionnés à ses fonctions. La vie du monde est une besogne incompatible avec d'autres occupations et d'autres devoirs. Ces femmes que l'on croit oisives dépensent une incroyable activité et des ressources d'imagination prodigieuses pour suffire au rôle qu'elles ont librement choisi. Il faut inventer des parures nouvelles, pressentir les rivalités de toilette, les déjouer, remporter des triomphes éclatants et ne pas s'exposer à des défaites ; avoir l'œil à tout : aux marchandes, si promptes à la trahison ; à l'espionnage des soubrettes, à ces mille petites ruses que les beautés à la mode emploient les unes vis-à-vis des autres ; enfin, étudier, connaître à fond la stratégie des coquettes, non moins

compliquée que celle de la guerre. Le vulgaire appelle cela des femmes de loisir ; il les calomnie : aucune des servitudes volontaires dont parle la Boëtie n'est comparable à cette servitude. En fait de chaînes, les plus lourdes et les moins faciles à briser sont celles que l'on rive soi-même.

C'était dans ce courant que madame Paturot se laissait peu à peu entraîner. Naturelle et bonne fille, elle n'y mit pas d'abord de grands apprêts, se laissa éclipser sans murmure et se résigna à ne figurer que sur un plan secondaire. Mais peu à peu le spectacle de ces vanités réveilla la sienne ; le contact de ces prétentions altéra le laisser aller charmant de son caractère. Elle devint pincée, jalouse et mauvaise langue. Sa verve de grisette ne l'avait pas abandonnée, et elle s'en servit souvent pour se faire respecter des pimbêches de l'aristocratie du comptoir et de l'atelier. Du reste, une fois

livrée au monde, Malvina ne s'appartint plus. Nos enfants étaient à la merci des bonnes; la maison de commerce à la merci des employés ; les dépenses du ménage à la discrétion de la domesticité. C'était une anarchie, un désordre complets. Malvina avait à peine le temps de donner audience aux ouvrières en robes et en chapeaux, au joaillier, à la modiste, à la marchande de chaussures. Une partie des journées s'écoulait en courses, et presque toutes les nuits se consumaient en veilles fatigantes. Je succombais à ce nouveau service. Les poëtes, en parlant des femmes, les qualifient volontiers de sexe faible : c'est sexe de fer qu'il faudrait dire. Les voit-on jamais demander grâce au bal? et quand elles s'y sont déménées, agitées, trémoussées pendant dix heures consécutives, ne sont-elles pas toujours prêtes à recommencer le lendemain? Sexe faible! Le sexe fort n'en ferait pas autant.

Nous étions devenus les habitués de l'hôtel Flibustofskoï. Pour sauver les apparences aux yeux des grands noms russes qui fréquentaient cette maison, le feld-maréchal Tapanowich avait pris sur lui de nous anoblir. Les valets avaient le mot d'ordre; on annonçait toujours : *M. et madame de Paturot!* Je voulus faire quelques observations au sujet de cette particule d'emprunt; Malvina s'y opposa et traita mes scrupules de puérils. En effet, d'autres invités se montraient moins rigoristes, et cette usurpation de titres semblait être la monnaie courante du lieu. Le Tartare ne faisait grâce à personne; la livrée avait reçu à ce sujet des instructions inflexibles. Il fallait s'y résigner; j'étais *de* Paturot. Au bout de quelques jours, cela me paraissait sonore et naturel.

La maison de la princesse avait un avantage qui la faisait rechercher de tout Paris : on s'y amusait. La plus grande liberté y ré-

gnait ; l'étiquette en était bannie. On y avait organisé un théâtre de salon, ouvert presque à tout venant. Le feld-maréchal exerçait bien une espèce de police, mais quelques mots flatteurs adoucissaient le Tartare et le rendaient au sentiment de la civilisation. La troupe se composait des dames les plus décolletées du grand monde et des jeunes gens les plus susceptibles d'éducation dramatique et musicale. On se formait beaucoup par les répétitions ; on se disait, à l'aide du chant et du dialogue, toutes les douceurs imaginables : exercice fort récréatif pour les rares époux légitimes admis à ces études préparatoires ! Quelquefois, quand l'intention n'était pas suffisamment sentie par le jeune premier, il fallait revenir à la charge, étudier la scène à part dans le plus strict tête-à-tête, se pénétrer de la situation, entrer dans l'esprit de l'intrigue amoureuse. Là était le triomphe des sujets d'élite, et

plus d'un cavalier à barbiche qui avait débuté comme un novice, sortit des mains de ces dames comédien achevé. Madame Paturot choisit son emploi ; elle se voua aux Déjazet et aux rôles culottés. Modestie à part, son succès fut le plus franc qui eut lieu sur ce théâtre, où elle naturalisa, avec une grande délicatesse de dessin, une danse que l'autorité entoure de quelques persécutions.

Désormais le nom de ma femme était inséparable de celui de la princesse. On ne faisait rien à l'hôtel Flibustofskoï sans consulter madame Paturot ; l'influence du feld-maréchal lui-même s'inclinait devant celle-là. Un jour Malvina, en entrant dans la chambre de la palatine, la trouva tout affairée.

— Que vous venez à propos, ma toute belle ! J'allais vous envoyer chercher. Nous allons avoir de la besogne, ces jours-ci.

— Qu'y a-t-il donc? répondit Malvina.

— Il y a, mon adorable, que le Borys-

thènes a pris la fantaisie de déborder. J'ai des lettres qui racontent la catastrophe : c'est à fendre le cœur. Vous avez là une jolie robe.

— Où est ça, le Borysthènes? dit Malvina, qui n'était pas de première force sur la géographie.

— Mais dans notre pays, ma chère; vous ne vous faites pas une idée du désastre! Des villages engloutis, des troupeaux emportés, une inondation à douze lieues à la ronde, des familles se réfugiant sur la cime des arbres, des enfants flottant dans leurs berceaux, tout ce qu'il y a de plus affreux. Qui vous fournit vos guimpes, mon enfant? Celle-ci est de bon goût.

— Palmyre. Eh bien? ce Boriscrène?

— Borysthènes! ma toute belle, célèbre par une romance de l'empire. Borysthènes; retenez bien le mot : il devient notre propriété. Nous allons créer une classe d'affligés

qui nous appartiendra : celle des inondés du Borysthènes.

— Connu !

— Oui, mon enfant, connu, très-connu ! Il est des salons qui ont accaparé les Polonais, d'autres les réfugiés espagnols, d'autres les pensionnaires de la liste civile. C'est leur bien ; ils ne veulent pas qu'on y touche. Nous aurons les inondés du Borysthènes : voilà une rivière qui ne pouvait déborder plus à propos.

— Au fait, nous n'en sommes pas la cause : c'est Dieu qui fait la pluie et le beau temps.

— Et nous, ma petite, nous allons jouer le rôle de la Providence. Allez, cela fera du bruit. J'ai des plumes dévouées dans les journaux de Paris ; nous remuerons l'Europe. Tenez, savez-vous à quoi je m'occupais quand vous êtes entrée ?

— Non !

— A dresser la liste des dames patro-

nesses. Les premiers noms du globe! lisez ; l'archiduchesse de Poupoulakowen, la margrave de Chiroukalich, l'ambassadrice comtesse de Marmelada, la marquise de Pompa-ramon, madame de Paturot, etc., etc.

— En effet, c'est bien composé!

— Trente noms comme ceux-là, ma toute belle!... Les journaux inséreront ma liste. J'y joins quelques femmes de lettres et des épouses de financiers comme assortiment. Le public est si bizarre : il en faut pour tous les goûts.

— Et ensuite?

— Ensuite, nous aurons des ventes, des loteries, des représentations extraordinaires au bénéfice de nos inondés du Borysthènes. Il faut que ces malheureux nous bénissent. Nous les inonderons de bienfaits.

— Un bienfait n'est jamais perdu, dit sagement Malvina.

En effet, les inondés du Borysthènes de-

vinrent bientôt célèbres. La princesse de Flibustofskoï les prit ouvertement sous sa protection et débuta par une tombola à leur profit. Des récits pittoresques parurent dans les journaux, et un artiste en romances en médita à leur intention une qui se terminait ainsi :

De vos bienfaits n'arrêtez pas le cours,
Beautés de la moderne Athènes,
Accourez toutes au secours
Des inondés du Borysthènes.

Le chant était plaintif, il eut un succès prodigieux dans les salons ; les larmes coulaient de tous les yeux, et la loterie qui survenait arrachait l'or et l'argent de toutes les bourses. D'un autre côté, des doigts de fée travaillaient sans relâche à de petits ouvrages de broderie destinés à une vente publique dans l'intérêt des inondés. Quand le nombre des objets offerts fut assez considérable, on créa un ingénieux petit bazar

dans lequel s'installèrent une foule de princesses assaisonnées de femmes célèbres dans les lettres et dans les arts. Malheur à l'imprudent qui s'aventurait dans cette enceinte à la poursuite de quelques babioles! Les Lombards du moyen âge étaient plus accommodants que ces sirènes de la bienfaisance. Elles ajoutaient au prix de l'objet, celui des œillades qu'elles prodiguaient pour le vendre, et faisaient sans sourciller de la véritable usure au profit du malheur. Les marchandes étaient belles, la recette le fut aussi; les inondés du Borysthènes y trouvèrent une somme ronde. Madame Paturot se surpassa; son génie pour la vente se produisit en cette occasion accru de toute la noblesse du motif. A l'en croire, tous les objets qu'elle débitait avaient été confectionnés par l'impératrice de Russie, et elle les évaluait en conséquence. Elle vendit à un lord une paire de bretelles 150 fr.; mais le lord

crut avoir sur les épaules un objet sorti des mains de la grande-duchesse Olga.

Les inondés du Borysthènes avaient donc parfaitement réussi. La princesse voulut pousser les choses jusqu'au bout et leur procurer un *festival*. Pour cela, elle s'adressa à l'artiste breveté qui exécute ce genre de plaisanteries. Après avoir secoué quatre fois sa crinière, l'artiste promit. Billets à 15 fr., six cent soixante et douze exécutants, une messe de mort et le *Combat des Horaces et des Curiaces* mis en musique : voilà le programme, court, mais significatif. On prit jour. Tous les cuivres disponibles furent arrêtés à l'avance, ce qui ne devait nuire, ni aux instruments à vent, ni aux instruments à cordes.

— Princesse, disait l'artiste en agitant sa chevelure, je retrouverai pour vous l'hymne de la création, perdu depuis le déluge.

Le jour du festival arriva : les patronesses

avaient admirablement opéré, tous les billets étaient placés, la grande société de Paris était accourue. L'artiste n'avait voulu laisser à personne le soin de conduire son œuvre : il était au pupitre, à cinq mètres au-dessus du niveau des flots de l'orchestre. Dans le périmètre étaient disposés les croque-notes chevelus jugés dignes d'applaudir avec discernement. Lui, cependant, l'artiste, le révélateur musical, l'aigle de la clef de *sol*, promenait son regard sur l'assemblée, cherchant à rappeler à l'ordre une incommode mèche de cheveux et s'inspirant d'avance du succès qu'il allait obtenir. Parlez-moi du génie pour infuser de la confiance et inoculer de l'aplomb. C'est à cette pierre de touche qu'on le reconnait.

Mais silence ; le festival a commencé. La première note est de celles qui firent tomber les remparts d'une ville de Judée. Heureusement, la salle est solide ; elle résiste ; la

vie est sauve si les oreilles ne le sont pas. La messe funèbre en douze parties s'est passée sans accident; il ne reste plus à entendre que le *Combat des Horaces et des Curiaces*. Plus d'une fois j'avais ouï parler du procédé imaginé par l'inventeur du festival, lequel procédé consiste à mettre la vie publique et privée en musique. On racontait à ce sujet des anecdotes extraordinaires, entre autres celle qui lui était arrivée dans un restaurant. Ayant à demander au garçon un fricandeau à l'oseille, le grand artiste tira un jour un flageolet de sa poche et se mit à moduler quelques sons :

Ta deri dera! Ta deri dera!

Le garçon ne s'y trompa point; il n'hésita pas un instant, et apporta le fricandeau demandé. Voilà comment le génie ferme la bouche aux détracteurs.

Le morceau capital de la soirée était donc le *Combat des Horaces et des Curiaces*. L'ar-

tiste l'aborda du haut de son pupitre, avec tout le sang-froid que lui laissait l'opiniâtre mèche de cheveux vendue à ses ennemis. A mesure qu'il marquait la mesure avec sa tête, cette mèche mal intentionnée s'égarait sur son front, dans ses yeux, le noyait, l'aveuglait, l'ébouriffait. N'importe, le combat commence; attention.

Tchinn! baoum! la la la la la la!

Ce qui veut dire que les Horaces, avant de partir pour le duel, demandent la bénédiction paternelle, le pied droit en avant et les trois glaives à la hauteur de l'œil. Un triolet exprime la douleur des femmes qui assistent à ce spectacle, et un point d'orgue l'inflexibilité du vieillard.

Tra la la la! la la ra! la ra la! pschh!

Les champions sont dans l'arène; l'un des Horaces vient de succomber; une sixte diminuée l'indique parfaitement; on voit

l'autre très-détérioré; tandis que les trois Curiaces n'ont encore que de légères blessures. Dans un petit solo de viole, le troisième Horace laisse pressentir l'idée du stratagème qui doit le sauver, ainsi que Rome.

Tideri! tiderideri! la la la la! boum!

Il ne reste plus qu'un Horace debout contre les trois Curiaces. Rome est fort compromise, comme le témoignent les trombones. D'un autre côté, les ophicléides célèbrent le triomphe des Sabins, non sans y mêler quelques réticences de contre-basses, qui ont l'air de dire :

— Rira bien qui rira le dernier.

L'Horace vivant continue à comploter à l'aide des hautbois et des petites flûtes. Il est impossible, au mouvement d'*andante sostenuto,* de ne pas comprendre que cet homme a son idée, et qu'il ne faut pas trop tôt chanter victoire.

Ti ta ra ta ta ta! ti ta ra ta ta ta ta!

Le stratagème est en pleine voie d'exécution; tout le monde en est dupe. Les trompettes à clef chantent la joie des Sabins, les bassons formulent l'indignation des Romains; mais tout à coup, sur une reprise des clarinettes et un *da capo* inattendu, la chance tourne. Un Curiace tombe; coup de tam-tam et fanfares de clairons. Le fifre exprime les cris déchirants de la famille. Fugue de violons, le second Curiace mord la poussière. Évidemment le stratagème est des plus heureux; quelques trilles de flageolet en font compliment au dernier Horace. Ce qu'il lui reste à faire n'est plus qu'une simple formatité : il marche vers le dernier Curiace et le tue avec une rentrée d'altos. Chœur général de Romains et *tutti* d'instruments. On entend tirer le canon pour préluder à l'invention de la poudre.

Ce morceau, dont je n'ai pu donner qu'une idée très-imparfaite, termina le festival. Le

héros de la soirée était encore sur son pupitre, mais vaincu par les émotions de l'enfantement, et sa mèche de cheveux toujours rebelle. On comprit qu'avec le dernier Curiace le festival était fini. Les croque-notes chevelus, disposés dans les angles de la salle, s'élancèrent vers le *maestro* pour le porter vers son carrosse et en dételer les chevaux; mais, en génie modeste, il se déroba par une porte de derrière, demanda son manteau et ses socques, et alla rédiger l'article de la même main qui avait écrit la partition et tenu le bâton de mesure. Les génies modernes sont ainsi faits : ils cumulent toutes les gloires et suffisent à tous les devoirs.

Ainsi se passa le grand concert au bénéfice des inondés du Borysthènes.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Les chanteurs de salon. — Les trois dixièmes Muses.

Décidément nous étions lancés dans le grand monde : j'étais devenu l'esclave du soulier verni, et Malvina puisait à pleines mains dans la caisse de la maison de commerce. Comment se produire sans diamants ?

Il avait fallu des diamants. Sans dentelles? On avait donné dans les dentelles. Sans fourrures? On s'était procuré les fourrures. Il en est de la toilette comme de toute passion : ce que l'on a sert tout au plus à faire ressortir ce qui manque ; un désir assouvi engendre un autre désir. Avec le goût de la parure arrivent tous les préjugés d'état. Porter une robe deux fois, fi donc! c'est bon pour des gens de rien. Les parvenus sont surtout intraitables dans ces détails : ils prétendent lutter avec l'argent contre la naissance et contre la supériorité intellectuelle. L'un des soucis de Malvina, l'un des tourments de sa position nouvelle était qu'on ne reconnût sous ces riches atours une grisette endimanchée. Notre coffre payait les frais de cette préoccupation.

Dans l'une des premières soirées où nous parûmes, je ne pus m'empêcher de remarquer un beau cavalier, pourvu d'un collier

de barbe resplendissant et de petites moustaches noires du meilleur effet. Quand il entra ce fut comme une dilatation générale dans l'assemblée ; un air d'épanouissement anima tous les visages, un sourire courut sur toutes les lèvres. Les dames les plus considérables, les beautés en vogue se levèrent pour aller vers lui, et firent assaut d'empressement. C'était à qui obtiendrait un mot, un regard, un geste. L'objet de tant de prévenances ne s'en montrait pas moins réservé et s'avançait vers le piano, pour y déposer un rouleau qu'il tenait à la main.

— Voilà, me disais-je, quelque prince du sang, quelque ambassadeur.

Curieux de vérifier ma conjecture, je me penchai vers un voisin et le priai de me fixer sur la position sociale de cet heureux mortel :

— Ça, me répondit-il, c'est le célèbre Triffolato, l'empereur de la romance plain-

tive. Vous allez l'entendre pincer du Schubert et du Concone. Il jouit d'un *re* de tête dont toutes ces dames sont folles.

En effet, l'artiste poussa au piano l'accompagnateur qui lui servait d'esclave, appuya une main sur le bois de l'instrument de manière à se procurer la pose d'un Antinoüs mélancolique, passa quatre fois la main dans sa chevelure, roula des yeux amoureux à l'intention des cent quarante-trois dames qui émaillaient le salon, puis, sur un mode suave, chanta :

> Tourment d'amour avait charmé ma vie,
> Tourment d'amour va bientôt la finir.

Le silence le plus profond régnait dans l'assemblée ; le babil était généralement suspendu. Aussi le chanteur semblait-il triompher. Chaque note sortait avec une grande sûreté d'intonation ; la voix était parfaitement posée. Des acclamations, des extases,

des larmes saluaient l'artiste, qui n'en paraissait ni plus ému, ni plus fier. Quand il eut exécuté deux ou trois romances, il plia sa musique, fit deux révérences et se déroba à l'enthousiasme universel.

— Bravo ! Triffolato, criait-on de toutes parts, bravo !

— Quel talent modeste ! dis-je à mon voisin.

— C'est qu'il est attendu à dix heures chez la duchesse de Mirasol. Il a gagné ses cinquante écus ici, il va en gagner autant ailleurs. En pressant un peu le mouvement, il peut faire quatre salons par soirée. Total, six cents francs.

— Peste ! dis-je, voilà des roulades hors de prix.

A peine avais-je dit ces mots, qu'une seconde entrée attira l'attention de la compagnie. C'était encore un cavalier fort agréable, joli brun comme l'autre, moustaches noires

comme l'autre, un cahier sous le bras comme l'autre. Le même mouvement se produisit parmi les élégantes, et le nouveau venu ne se montra ni moins froid, ni moins majestueux que son devancier.

— Pour le coup, dis-je à mon voisin, voici au moins un duc et pair.

— Ça, répliqua mon voisin, c'est l'illustre Muscardini, le prince de la romance bouffonne. Vous avez entendu tantôt Jean qui pleure, vous allez entendre Jean qui rit ; il possède un temps de hoquet qui précipite parfois ces dames dans une hilarité compromettante.

Muscardini s'approcha gravement du piano, préluda par les mêmes poses, les mêmes mouvements d'yeux que Triffolato ; puis, au dernier accord de la ritournelle, il décomposa son visage le plus habilement du monde et partit :

Nos avons-t-y ri ! nos avons-t-y bu !

et cætera. C'était une chanson normande : l'accent, l'intention, rien n'y manquait, on eût dit un herbager des environs de Falaise. Le succès fut prodigieux; mais le chanteur ne s'arrêta pas en si beau chemin, il passa de romance burlesque en romance burlesque, et alla jusqu'à la ventriloquie. La gaieté était au comble, quand tout à coup Muscardini disparut : il avait fini son répertoire.

— Encore cinquante écus de gagnés, me dit mon malicieux voisin; il a assez de nos applaudissements, il va chercher des *bis* ailleurs.

— Quel précieux hoquet! pensai-je; parlez-moi de montrer le blanc des yeux en chantant et de cultiver la chanson comique; voilà des positions sociales!

Je pensais en être quitte pour une fois. Hélas! je connaissais peu les chanteurs de salon; quelque part que nous missions les

pieds, nous étions sûrs de voir paraître le célèbre Triffolato et l'illustre Muscardini. Triffolato exécutait son *Tourment d'amour,* Muscardini mimait son *Nos avons-t-y ri!* Partout je retrouvais les mêmes notes, les mêmes points d'orgue, les mêmes fioritures, les mêmes effets ou lacrymatoires ou bouffons. Triffolato se passait la même main dans les mêmes cheveux, montrait le blanc des mêmes yeux, prenait la même pose mélancolique sur le même bras. Muscardini reproduisait les mêmes contorsions, le même accent, les mêmes gestes ornés de la même ventriloquie. La leçon était si parfaitement apprise, que l'artiste se fût fait un scrupule d'y changer un iota. Aussi, au bout d'un mois de ce régime, avais-je suffisamment du Muscardini et du Triffolato. Quand l'un commençait à rouler la prunelle, l'autre à composer son masque, je m'esquivais prudemment pour aller visiter le buffet ou

tenter la diversion d'un whist à un louis la fiche.

Le premier hiver que nous passâmes dans ces fêtes fut pour moi une suite d'expériences. J'avais souvent entendu parler de ces femmes qui plongent leurs peines de cœur dans des flots d'encre et versent sur le papier les trésors de pureté et de grâce que renferme leur imagination. Je n'ignorais aucune des railleries qui s'attachent à cette vocation, et les quolibets dont on l'a poursuivie. Faut-il avouer ma faiblesse ? Je suis de ceux qui ne refusent aucun droit aux femmes et qui signeraient des deux mains ce que l'on appelle leur émancipation. Pourquoi les réduire à reprendre par la ruse le terrain que la force leur enlève ? Chez moi, Malvina était souveraine ; elle eût voulu se faire tambour-major, que j'eusse passé condamnation sur ce goût dépravé. Je comprends donc qu'une femme

écrive, si tel est son plaisir, et encore mieux que le public la siffle et la honnisse, si elle écrit des sottises ou des inconvenances. En toute chose l'antidote est près du poison.

Ce fut donc avec un vif sentiment de satisfaction que je vis arriver une soirée littéraire organisée par la princesse de Flibustofskoï avec le goût et le tact qui ne l'abandonnaient jamais. Les plus grands noms des lettres et des arts avaient promis de s'y trouver, et, pour rendre cette fête à jamais mémorable, la palatine avait imaginé un tournoi entre les trois femmes poëtes les plus célèbres du temps. Chacune d'elles devait improviser un morceau, comme Corinne sur le Capitole. Il était d'ailleurs convenu que l'on ne choisirait pas entre elles, mais que l'on couronnerait en masse et indistinctement. Il fallait éviter le conflit des amours-propres et le choc des lyres.

La fête eut lieu et elle fut magnifique. Impossible d'en décrire l'éclat et l'originalité. Cette rencontre, sous les mêmes bougies, des plumes les plus connues et des imaginations les plus fécondes, avait tous les caractères d'un congrès. Les écoles s'y confondaient comme les genres, les poétiques les plus opposées s'y serraient la main. La fraternité du punch et des babas avait radouci les esthétiques les plus farouches; l'art chevelu n'était plus autant sur sa barbe, l'art bien peigné avait mis son gazon de travers. Bref, c'était un de ces rares et fugitifs moments dans lesquels les partis désarment : il eût été possible d'en faire surgir l'harmonie et le phalanstère de l'art. Personne n'y songea, tant la princesse avait multiplié les distractions liquides et solides. Cette heure si vite envolée ne se retrouvera plus : on sait que l'occasion est chauve.

Cependant, l'effervescence de la consommation ne put faire complétement oublier le bouquet de la fête. L'art chevelu lui-même remit après le tournoi ses derniers projets contre l'alcool du lieu, et demanda, avec la férocité qui lui est particulière, la tête des trois improvisatrices pour les couvrir d'hommages et d'applaudissements. On dressa une estrade, sur laquelle montèrent les trois Corinnes, l'une en costume grec, l'autre dans les atours du moyen âge, la troisième en guêtres et en pantalon.

Ce fut la Corinne au costume grec qui commença. On eût dit une Minerve, tant le regard était viril, la pose assurée. La chevelure noire, ramassée avec art, ressortait avec plus d'éclat sous un bandeau de perles fines. Le vêtement se composait d'une tunique admirablement drapée ; des bracelets d'or richement ciselés étaient le seul accessoire de la toilette. Les bras étaient nus et

merveilleusement beaux; le visage et le buste offraient la réunion des plus heureuses lignes de la statuaire. Cette belle personne se leva, saisit sa lyre et modula les sons suivants :

A CES PALTOQUETS DE JOURNALISTES.

STANCES.

De vous, ô mirmidons! je ferai table rase.
Regardez ce talon : faut-il qu'il vous écrase
    Comme le dernier des roquets? [vexe?
Impunément, messieurs, croyez-vous qu'on nous
Vous crossez le bas bleu, vous taquinez le sexe :
    Vous n'êtes que des paltoquets.

— Bravo! bravo! dit l'assemblée à la ronde.

Encor si vous étiez des sapeurs de l'empire,
Des chasseurs de la garde, hussards ou même pire,
    Soldats de Foy, de Masséna!
Mais vous n'êtes, hélas! rien que des pas grand'chose,
Et vous n'avez franchi, troupiers à l'eau de rose,
    Pas la moindre Bérésina!

— Admirable ! s'écria-t-on de toutes parts.

La deuxième Corinne se leva. Elle était vêtue comme une Berthe ou comme une Marguerite de Navarre. Sur le tabouret qui l'avoisinait, reposait un grand, un profond géomètre, occupé en ce moment à observer les astres, notamment celui qu'il avait sous les yeux. L'improvisatrice nouvelle était plus mélancolique que l'autre ; on pouvait lire dans ses yeux les ravages de la poésie et l'empreinte de la pensée. Sous sa robe de brocart, elle avait de l'éclat et produisait un effet incomparable. Le géomètre illustre ne la perdait pas de vue, et elle tenait son regard d'inspirée fixé sur son géomètre. Debout, elle passa la main sur son front, se recueillit pendant quelques minutes, mit la main sur son téorbe et récita :

QUIMPER-CORENTIN, MA PATRIE.

En bas, chacun chante
L'objet qui l'enchante :
C'est un fait certain.
Mon idolâtrie
Est pour ma patrie,
Quimper-Corentin.

— Ah ! bien ! très-bien ! dit l'assemblée.

A MON GÉOMÈTRE.

O mon géomètre,
Mon prince et mon maître,
De mon œil je voi
Dedans vos yeux sombres
Scintiller les nombres
Qui cherchent leur loi.
Que je vous honore,
O grand Pythagore,
Newton aux doigts nus !
Car, grâce à vous, j'use
De l'hypoténuse
Et du cosinus.

— Divin ! s'écria l'assemblée ; charmante allégorie !

La troisième Corinne se leva : elle portait une cravate rouge et un gilet broché. Il m'en souvient encore : elle était assise auprès de madame Paturot. Sans s'inquiéter de l'auditoire choisi qui l'entourait, elle tira un briquet de sa poche, une pipe d'écume de mer et une bourse à tabac. Avec la même tranquillité, elle chargea son calumet, l'alluma avec le classique amadou, exhala quelques bouffées et improvisa ce qui suit :

FRAGMENT.

« O fumée de la pipe, tu manquais aux « femmes, comme les femmes te manquaient ! « Deux peuples contemplatifs ont adopté la pipe, « sans acception de sexe, le fanatique musul- « man, le grave Espagnol. Barbarie sans nom ! « despotisme dépourvu d'intelligence ! on ne

« veut pas ici que la Française cultive la pipe,
« ce délassement de l'âme indolente et médita-
« tive! On craint sans doute que dans ces spi-
« rales de fumée, elle ne retrouve le souvenir
« d'amours fugitives et de passions évanouies!
« on lui refuse l'usage du caporal et l'exercice
« du brûle-gueule! ô oppression! »

A cette improvisation si hardie et si nouvelle, un frémissement d'enthousiasme parcourut l'assemblée. L'art chevelu, qui était en nombre dans le salon, poussa des cris frénétiques et se précipita en même temps sur les plateaux de liquide qui reparaissaient à l'horizon. On voulait organiser des ovations pour la Corinne qui venait de venger avec tant de verve une institution éminemment sociale, celle de la pipe; mais elle, avec cette indifférence et ce dédain particulier aux talents qui ont la conscience de leur force, ne prit pas seulement garde à ces témoignages

d'admiration bruyante. Elle se contenta de se tourner vers ma femme, qui était toujours assise à ses côtés.

— Veux-tu une cigarette, madame Paturot? lui dit-elle.

— Merci; je ne fume plus, lui répondit très-convenablement Malvina.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Les hostilités de l'herboriste.—Un procès. — Paturot, commandant.

J'ai déjà parlé de mon ennemi l'herboriste : à cette qualité d'ennemi, il joignait celle de voisin. La jalousie dévorait cet industriel et fomentait sa haine. Il ne pouvait me pardonner les équipages qui s'arrêtaient à ma porte, les brillantes recet-

tes qui roulaient sur les tables de mon comptoir, les toilettes de ma femme, la beauté et la santé de mes enfants. Tout le temps que lui laissaient la mélisse et la valériane, il l'employait à espionner le mouvement de mes affaires, mes démarches, mes distractions et mes plaisirs. L'envie est si ingénieuse, que cet homme était parvenu à connaître, jusque dans les moindres détails, ce qui se passait dans ma maison. Il savait quels jours j'étais de garde, de quoi se composait mon ordinaire, et quel était mon état de santé. Cependant, nos deux industries ne pouvaient pas se porter mutuellement ombrage : la bourrache aurait pu fraterniser avec le tricot, la scabieuse n'avait aucun motif sérieux d'en vouloir à la futaine. Le seul point de rapprochement de nos articles consistait en un service réciproque : ma flanelle absorbait les sueurs que provoquait l'assortiment de mon voisin.

C'était le cas de s'en féliciter et d'en rendre grâce à la nature ; mais, la jalousie est un mal qui dérange la tête en même temps qu'il ronge le cœur! Cet homme était presque fou : il me le prouva.

Pour défendre le magasin contre les ardeurs du soleil, Malvina avait imaginé une petite tente extérieure du meilleur goût, dans le genre de celles que l'on nomme *marquises*. Cette tente se roulait sur un cylindre en bois, et, au moyen d'une crémaillère, se déployait à volonté ; un petit mécanisme lui donnait plus de mobilité que n'en ont d'ordinaire ces sortes d'auvents, et en rendait la manœuvre extrêmement facile. L'ensemble se distinguait, d'ailleurs, par une élégance rare, et plusieurs détaillants des environs s'empressèrent de copier ce modèle. Or, cette tente avait le privilége de rendre l'herboriste furieux : plus d'une fois, je le surpris à la regarder d'un air

consterné, et les employés du magasin eurent souvent à repousser une exaspération qui se traduisait en voies de fait. Pour dégrader les frânges de mon appendice, lorsque le vent les agitait, mon voisin prodiguait, sur sa devanture, les guirlandes de plantes épineuses, qui jouaient le rôle des haies vis-à-vis de la toison des troupeaux. Il fallait renouveler souvent cette partie de la bordure, et j'aurais pu, à la rigueur, me plaindre de cette méchanceté gratuite. Mon amour pour la paix me fit fermer les yeux.

Cette longanimité enhardit mon adversaire; sa colère s'accrut de mes dédains et de la violence qu'acquièrent les passions sourdes et silencienses. Notre tente était le cauchemar de cet homme; elle empoisonnait ses jours, elle troublait ses nuits. Debout sur sa porte, les bras croisés, il la foudroyait chaque jour de ses regards. Une

pareille préoccupation nuisait même à son petit commerce. Il le comprit enfin, et résolut de terminer la lutte par un coup d'éclat. Un soir, un huissier laisse à mon adresse un de ces grimoires sans nom que, par euphémisme, on nomme des exploits. Je le prends, et au travers d'un formulaire aussi puéril que barbare, je cherche à démêler ce que me veut cette pièce, et au nom de qui elle m'est envoyée : c'était à n'y pas croire. L'herboriste m'assignait devant le tribunal de première instance « pour « me voir condamner (je copie le papier « timbré), aux termes des art. 1382 et 1383 « du code civil, en 4,000 fr. de dommages « et intérêts, en réparation du dommage « causé au requérant par une tente indû- « ment déployée devant la porte de son « établissement, sans préjudice du dom- « mage courant et de toutes les répétitions « que le requérant pourrait avoir à exer-

« cer contre ledit défendeur, etc. » Pour justifier cette prétention de 4,000 fr. d'indemnité, l'herboriste offrait de prouver par ses livres que, depuis six mois, il avait vu sa vente décroître d'une manière considérable, circonstance qu'il ne pouvait attribuer qu'à l'obstacle élevé entre son magasin et la vue du passant, et à une foule d'autres intrigues qu'il se réservait d'énumérer à l'audience.

Jamais plus singulier procès ne fut imaginé ni intenté. Les objets qui font saillie sur la voie publique étant une affaire de police, mon adversaire aurait dû avoir recours, en cas de grief fondé, à cette juridiction; mais il craignait mon influence et avait le sentiment de sa faiblesse. Nous étions d'ailleurs parfaitement en règle; c'était donc un mauvais procès, mais enfin c'était un procès : les meilleurs se perdent si facilement! Je tournai d'abord la chose

en plaisanterie et ne commençai à m'en inquiéter que lorsque le jour de l'audience fut proche. Alors je réfléchis. Riche et considéré, il me répugnait d'engager une lutte avec un homme que je regardais comme très au-dessous de moi, d'abuser de ma force, d'écraser ce grain de sable ; il me semblait digne d'user de générosité, d'aller au-devant d'un arrangement. En cela, je ne me rendais pas entièrement compte du sentiment qui m'animait. Paraître en justice est toujours une chose grave quand on ne traite pas la procédure comme une distraction et la chicane comme un moyen d'hygiène. Il est des gens, plus rares de jour en jour, qui plaident pour plaider, et à qui cette vie de récriminations publiques, d'embûches judiciaires, cause les plus douces émotions du monde. Une course au palais après déjeuner est pour eux un élément essentiel de digestion, et s'ils n'avaient pas

une partie adverse pour maintenir dans un certain équilibre l'économie de leur appareil bilieux, ils seraient promptement atteints d'une maladie aux hypocondres. Dieu merci, j'étais d'un tout autre tempérament, et j'évitais, autant que possible, les malentendus de la justice humaine.

Dans cette disposition d'esprit, j'inclinais à terminer cette affaire à l'amiable. Mon adversaire avait choisi un avocat qui jouissait d'une certaine célébrité; on le disait taquin, mordant et spirituel; mais il devait à son nom autant qu'à son rang, je le croyais du moins, de ne pas envenimer un procès où la partie la plus fondée en droit tenait à faire preuve d'un caractère conciliant. J'allai donc trouver le praticien, qui me reçut dans un vaste et beau cabinet. Je me nommai; il m'accueillit avec une politesse exquise. C'était un homme d'une grande taille, dont la physionomie, vulgaire et

disgracieuse dans l'ensemble, s'animait de temps en temps d'une finesse railleuse et d'un sourire acéré. Je lui exposai l'objet de ma visite, et il parut entrer dans mes vues avec une chaleur, une sincérité qui me touchèrent; il me demandait seulement vingt-quatre heures pour en conférer avec son client, et ne mettait pas en doute que l'affaire ne fût assoupie. Du reste, sans y être obligé, il se répandit en compliments, se félicita de l'accident qui lui procurait ma connaissance, rendit justice à la noblesse de mes sentiments, enfin me combla de prévenances et de protestations.

— Voilà un homme bien poli, me dis-je, pendant qu'il me reconduisait jusque sur l'escalier.

Je crus cette petite affaire arrangée, et dans l'intérêt de mes relations de voisinage je m'en applaudissais. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise quand, le lende-

main, je reçus un billet du célèbre praticien, dans lequel, après les excuses d'usage, il m'annonçait qu'il n'avait pu réussir dans la négociation dont je l'avais chargé, que son client s'était montré intraitable et voulait courir les chances d'un débat judiciaire. Je n'avais plus de temps à perdre : la cause devait être appelée dans le cours de la semaine, et je ne voulais pas, en demandant une remise, avoir l'air de reculer devant une attaque aussi puérile qu'injuste. La défense était d'ailleurs des plus simples, et je pensais que quelques explications des deux côtés suffiraient pour mettre le tribunal en mesure d'apprécier les faits. Je ne connaissais pas les avocats et leurs ressources.

Au jour fixé, nous étions tous au palais et dans la salle du tribunal. L'avocat de la partie adverse m'avait salué, mais très-cérémonieusement et comme un homme qui se

tient sur la réserve. La cause ayant été appelée, il prit la parole, et dans un exorde où l'essor de la voix était évidemment ménagé, il chercha à faire ressortir la nécessité d'appuyer les petits contre la poursuite des grands, les faibles contre l'oppression des forts. Il rappela que l'institution de la magistrature avait surtout ce précieux caractère qu'auprès d'elle les rangs disparaissaient, les fortunes se nivelaient, et que le dernier des citoyens y trouvait protection et justice. Là-dessus, remontant à l'antiquité, il prouva que tel avait toujours été le rôle des archontes, des sénateurs, des cadis musulmans et des parlementaires français, et que jamais un homme, fût-il soupçonné d'être herboriste, n'avait été mis hors du droit commun. Du reste, poursuivait-il, la profession d'herboriste est humble, mais honorable : elle remonte à Pline l'ancien, si malheureusement calciné

pour avoir cueilli un rhododendron dans le cratère du Vésuve. Linné était herboriste ; le grand Averroès l'était aussi ; deux herboristes sont morts en juillet pour la défense des lois.

Jusque-là, il n'y avait rien à dire : le défenseur gagnait loyalement ses honoraires en faisant l'éloge de la profession et de la personne de son client. Mon avocat devait y répondre par un panégyrique en règle de la bonneterie : c'était dans l'ordre. Mais la plaidoirie de notre adversaire me réservait une épreuve plus grande. A un instant donné, cet homme que j'avais vu si poli chez lui, si prodigue en prévenances que je ne lui demandais pas, se retourne vers moi en me lançant des regards irrités :

« — Qui êtes-vous, vous qui nous opprimez ? vous à qui nous pouvons dire ce que disait un philosophe de l'antiquité à un potentat *asiatique :* Ote-toi de mon soleil ! Oui,

qui êtes-vous, pour enlever ainsi au pauvre le pain qu'il gagne à la sueur de ses plantes médicinales? Qui êtes-vous? je le répète. Vous êtes Paturot! Ne craignez rien, je vous ménagerai : vous avez tout à attendre de ma modération et de mon indulgence. Je ne dirai pas que vous êtes des intrigants à qui rien n'a coûté pour obtenir l'épaulette citoyenne; que vous avez eu une jeunesse orageuse, pour ne pas la qualifier plus durement; que vous avez appris l'art de faire fortune dans les coupe-gorge de la commandite. Non, je ne dirai pas cela, je veux vous ménager, vous Paturot qui ménagez si peu les autres. J'oublierai ce que la réputation du quartier paisible que vous habitez a à souffrir de l'existence irrégulière de votre ménage, ce que cause de dommages aux industries honnêtes le stationnement de certains équipages, ce qu'occasionnent d'insomnies aux habitants

laborieux de la maison des rentrées bruyantes au milieu de la nuit, des fêtes trop fréquentes, un train et un étalage de parvenus ! Tout cela est dans la cause, et pourtant je n'en dirai mot. En attendant, monsieur, au milieu de votre inconduite et des déportements de ce qui vous entoure, la bourrache souffre, la scammonée se plaint, la digitale dépérit, la violette se fane, le salep et le sagou marchent vers une décadence irréparable. Quatre mille francs pour tout cela, monsieur Paturot, mais ce n'est pas un centime par genre de plantes. Monsieur Paturot, monsieur Paturot, ajouta-t-il avec des yeux enflammés de colère, en terminant, permettez-moi de vous mettre en présence de votre conscience, si tant est que cet organe n'ait pas été détérioré chez vous par une longue inactivité, s'il n'est pas dans la situation dont parle Horace : *illi robur et æs triplex*, c'est-à-dire cuirassé d'un

triple molleton. Oui, j'en appellerai à votre conscience pour réparer les torts que vous avez faits à une famille entière de simples dont les relations à votre égard ne s'étaient jusqu'ici manifestées que par des liniments onctueux et des émulsions bienfaisantes.

« Je demande une enquête. »

Ainsi parla le prodigieux praticien.

Certes, je suis un homme pacifique et patient s'il en fut : je sais me contenir et me combattre. Eh bien ! j'aurais dans ce moment assené avec une satisfaction ineffable un royal coup de poing à cet histrion qui venait de jouer la comédie à mes dépens et de faire de l'éloquence sur mes épaules. Mon avocat riposta et accabla l'herboriste, mais les blessures faites de ce côté ne réparaient pas celles que j'avais reçues, et il fallut sortir de là en gardant sur le cœur le poids de tant d'outrages. Depuis ce temps, j'ai vu de près les hommes de loi, et j'ai pu

me convaincre que ce genre de procédés n'est pas une exception, mais qu'il constitue la règle. On vante quelquefois les bienfaits de l'association des avocats et d'un régime qui semble avoir survécu à la grande défaite des priviléges. Il faudrait ajouter que c'est cet esprit de corps qui a maintenu au sein du barreau les plus déplorables habitudes de la basoche, ces discours décousus qui se composent d'interminables redites, ce débordement d'injures indignes d'une époque civilisée. Peut-être appartiendrait-il aux magistrats de mettre un terme à ces écarts et d'introduire des pratiques plus honnêtes et plus calmes. La plaidoirie ne doit pas être le pugilat de la parole, et les libertés de l'improvisation ne doivent pas aller jusqu'à l'invective. Souffrir que des deux côtés on traîne les parties sur la claie, ce n'est pas respecter le droit de la défense, c'est dégoûter de la justice.

Le résultat de l'affaire fut ce qu'on en devait attendre : le tribunal débouta l'herboriste. L'exaspération de cet homme s'en accrut ; il s'attacha désormais à mes pas, résolu à ne me laisser ni repos, ni trêve. Je voulus reprendre les choses au point où elles en étaient avant l'audience ; je lui fis faire de nouvelles propositions d'indemnité. Il refusa obstinément ; la blessure était trop profonde. J'avais à mes côtés un ennemi farouche, implacable, dont la haine s'accroissait de toutes les prospérités, de tout l'éclat de ma maison. Cette situation était intolérable : je me déterminai à en sortir. Oscar m'avait souvent parlé d'un architecte de ses amis, qui désirait ardemment que je misse son génie à l'épreuve. C'était encore un artiste chevelu : il devait m'exécuter une habitation dans le goût du moyen âge, avec fenêtres à ogives, décoration extérieure à dentelles, clochetons, sculptures gothiques,

goules, salamandres et gargouilles. Son devis portait à deux cent mille francs la somme nécessaire pour ce chef-d'œuvre. Depuis longtemps j'hésitais ; je craignais les mécomptes, je voulais éviter d'engager de fortes sommes dans des constructions presque toujours improductives. Les persécutions de l'herboriste me décidèrent. Décidé à m'affranchir de cet importun voisinage, je dus saisir un prétexte aussi naturel pour changer le siége de mon établissement. La maison moyen âge fut commandée, et l'architecte chevelu mit la main à l'œuvre.

Il me restait encore le service de la compagnie-modèle dont mon impitoyable herboriste se montrait esclave très-assidu. Je le retrouvais sur ce terrain, me poursuivant de ses œillades furibondes, et ourdissant contre moi des complots ténébreux. Le coquetier et le plumassier, blessés des reproches que j'adressais à des ventres de plus

en plus déplorables, passèrent dans le camp ennemi. Les anciens partisans du facteur aux huîtres se réunirent à ce groupe de mécontents, et j'eus bientôt vingt-neuf voltigeurs contre moi. C'était une minorité imposante, et je craignais que ma popularité n'en fût bientôt ébranlée. Le zèle s'en ressentait déjà; on était moins susceptible en matière de fourniment, moins sévère sur l'uniforme. Je n'osais punir, de peur de grossir la tempête. L'instruction négligée redevint ce qu'elle était avant la régénération de la compagnie; nos alignements perdaient à vue d'œil, et le maniement des armes offrait des lacunes affligeantes. J'assistais avec douleur à cette décadence irrémédiable.

Un incident heureux vint encore me délivrer de ce souci et de cet embarras. Le chef de notre bataillon venait de mourir; il s'agissait de lui donner un successeur.

Oscar n'hésita pas à me conseiller de me mettre sur les rangs. La compagnie avait naguère jeté quelque éclat ; on savait quelle figure elle avait faite entre mes mains, quel parti j'en avais tiré. Cela m'avait posé dans la légion ; mon nom y avait fait du bruit. L'élection se présentait donc avec des chances favorables : il suffisait d'y aider un peu. Du reste, l'état-major du Carrousel me connaissait ; il avait pu , en diverses occasions, se convaincre de la pureté de mes opinions politiques. Quand je parlais de S. M., c'était avec une effusion qui partait du cœur ; je professais pour toute la famille royale une vénération , un dévouement sans bornes. Debout à la première alerte, j'avais conduit plus d'une fois ma compagnie à l'émeute et commandé même des bivacs dans l'intérêt de l'ordre public. Je m'étais en toute occasion prononcé contre les factieux, de quelques masques qu'ils se cou-

vrissent ; je votais pour le candidat ministériel et recevais le *Journal des Débats*. C'étaient là des titres.

Aussi le Carrousel appuya-t-il ma candidature. Oscar retrouva également ce génie électoral qu'il possédait à un bien autre degré que celui de la peinture. On mit en jeu toutes les influences usitées en pareil cas, les grands et les petits moyens, stratégie ouverte et tactique souterraine. De nouveau, le succès couronna nos efforts : la graine d'épinards me fut dévolue à une belle majorité. Mais qu'est-ce que la graine d'épinards si le ruban rouge ne la relève pas ? On fit encore un petit effort, quelques démarches et ma poitrine fut émaillée de l'étoile des braves.

J'étais commandant et décoré !... L'herboriste n'avait plus qu'à se noyer dans une infusion de patience.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

**Paturot dans les grandeurs. —
Un bal à la cour.**

Commandant et décoré, je voyais un nouvel horizon s'ouvrir devant moi. Tant que je n'avais eu sous mes ordres qu'une compagnie pure et simple, mes relations avec le château n'avaient pas dépassé la limite d'un

déjeuner ou ambigu que présidait le gouverneur, M. de Castries, et qui se servait dans une salle du rez-de-chaussée, près de l'Orangerie. Quand je fus à la tête d'un bataillon, le privilége gastronomique s'accrut avec le grade : je montai d'une ou deux cuisines et me trouvai, les jours de grande garde, assis à la table de S. M. le roi des Français. Ce fut pour moi un vif sujet d'orgueil ; et même aujourd'hui que toutes mes illusions se sont envolées, le souvenir de convives illustres et de coulis recherchés berce et console singulièrement mon estomac et ma mémoire. Le malheur ne m'a point rendu ingrat.

Il est des folliculaires qui se sont plu à répandre, sur l'ordinaire du château, de sottes et monotones accusations. A les entendre, le service de la table s'y fait d'une manière parcimonieuse, et il n'est sorte de détestables plaisanteries qu'ils n'aient imaginées à

ce sujet. Certes, je ne suis point avide de supplices ; je n'ai ni du sang de Néron dans les veines, ni du fiel de Marat dans les vésicules ; mais, pour l'exemple, j'aurais voulu voir monter sur l'échafaud un de ces mauvais plaisants qui poussent chaque jour à la haine et au mépris de la bouche de S. M. Si encore ils en parlaient avec connaissance de cause ; s'ils s'étaient seulement approchés un jour, une heure, de cette table qu'ils dénigrent ; s'ils avaient humecté leur gosier de ce bourgogne velouté, de ce Latour incomparable ; s'ils avaient joui du spectacle de ce menu, de la somptuosité de cette ordonnance ; cultivé ces rôts et ces entremets ; passé en revue le gibier, la volaille et la marée ; apprécié ces hors-d'œuvre et pratiqué ces sucreries ; s'ils s'étaient initiés, par le plus léger contact, avec ces merveilles de la cave et de l'office, on pourrait croire à leur bonne foi et plaindre leur goût, les

supposer insensibles aux délicatesses de la cuisine française par suite d'un appétit immodéré de biftecks humains, et les renvoyer à leurs véritables amphitryons, les rois cannibales de la mer du Sud. Ils mangeraient les autres ou on les mangerait, ce qui est d'une politique très-expéditive. Mais ils ne peuvent pas même, les malheureux, invoquer cette excuse, se retrancher derrière la dépravation de leurs organes; car les produits qu'ils calomnient, ils n'y ont jamais touché, ils en ignorent la saveur et le parfum, ils poursuivent de leurs quolibets des condiments qui les fuiront toujours, des liquides qui ne s'approcheront jamais de leurs lèvres. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire! Tout à l'heure, je parlais de l'échafaud : cette peine est trop douce pour de pareils criminels. Plus d'une fois je me suis demandé si Louis XVI et Malesherbes n'ont pas prématurément supprimé la torture. Il

est vrai que de leur temps l'audace des écrivains n'allait pas jusqu'à la dépréciation systématique de la table royale; cet excès de plume nous était réservé. Vils folliculaires!

Je n'avais paru que deux fois au couvert de S. M. le roi des Français, et déjà j'étais remarqué. Un air d'émotion bien sentie, une attitude pleine de respect, quelques paroles où éclataient le dévouement le plus vif, suffirent pour me signaler à l'attention de mes augustes hôtes. Je regrettais qu'il ne me fût pas permis de cogner trois fois mon front contre terre, comme on le fait devant l'empereur de la Chine, de baiser la botte vernie de mon souverain, comme c'est d'usage envers le pape, de marcher sur le ventre, comme le veut l'étiquette usitée à la cour du grand Lama. J'avais la bosse de la vénération et mon visage respirait ce sentiment. Il me semblait que la cour s'était ré-

signée à une simplicité trop démocratique, et que cela devait lui faire du tort dans l'esprit des populations. J'aurais voulu plus de faste, plus d'apparat, quelque chose de cette magnificence que Louis XIV déploya devant les ambassadeurs du roi de Siam, de cette prodigalité orientale qui distinguait le calife Haroun-al-Raschid ; je ne pouvais contenir mon indignation quand je songeais à l'allocation mesquine que les chambres avaient votée à la couronne, comme on le ferait pour une adjudication en régie ou pour un service au rabais. Au corps de garde et en d'autres lieux, je traitais ces procédés parlementaires de sordides et d'inconvenants, je me prononçais d'une manière ouverte pour le droit illimité que devait conserver le monarque de puiser dans le trésor public pour lui et ses enfants, en ne consultant que les exigences de la représentation et l'éclat du trône ; le tout conformément à l'économie

politique du détaillant de Paris, qui dit que le luxe de la cour *fait aller* le commerce.

J'ignore si mon zèle eut des échos, mais il me fut facile de voir que je gagnais du terrain : on m'accueillait au château avec des sourires de bon augure. Une faveur bien plus grande vint m'enorgueillir : au premier grand bal, nous reçûmes une invitation, madame Paturot et moi. Ce fut une révolution dans la maison ; mon voisin l'herboriste en eut la fièvre. Paraître à la cour était un rêve que Malvina caressait depuis longtemps, sans oser s'y abandonner. Quel honneur et quel triomphe ! Que de souvenirs se rattachent à ce mot ! Comme il exhale un parfum d'aristocratie et de grandeur ! La cour, c'est-à-dire l'endroit où l'on marche de pair avec les Montmorency et les Noailles, les la Trémouille et les Rohan ! Déjà je songeais à mon blason et je composais mes armoiries.

En sa qualité de peintre ordinaire de S. M., Oscar trouvait toujours le moyen de se faufiler dans ces cérémonies. On le connaissait à la liste civile pour l'un des rapins chevelus qui exécutaient des portraits du roi, à l'usage des mairies du royaume. Oscar en avait badigeonné quarante-quatre, ce qui lui avait valu le titre dont il était si fier. Dieu sait de quels tons de chicorée il avait chargé les visages de S. M.; mais, pour des copies payées à raison de 42 fr. 50 c. la pièce, on ne pouvait pas se montrer difficile sur la couleur. La passion d'Oscar pour le vert ne lui avait donc fait aucun tort auprès de la liste civile, qui l'honorait de loin en loin de quelques billets. Quand il sut que nous étions invités, sa joie fut au comble. J'étais décidé à très-bien faire les choses. On m'avait dit que l'habit français réussissait à la cour; je voulus avoir un habit français; j'y ajoutai l'épée avec garniture

en acier et le chapeau monté. Le peintre se chargea de la commande, et, par la même occasion, il s'équipa complétement. Malvina, de son côté, n'était pas inactive, et préparait une resplendissante toilette ; de huit jours, il ne fut question que de cela dans la maison.

Une chose m'embarrassait encore, c'était de savoir si nous n'aurions pas l'air empruntés sous ces nouveaux vêtements. L'épée, le chapeau monté, les culottes, l'habit à grandes basques, ne sont pas un costume auquel on puisse se faire à l'improviste ; cela demande une certaine pratique, des poses particulières, des mouvements de corps assortis à l'enveloppe. Oscar exigea que nous fissions quelques répétitions ; il dressa un programme qui contenait l'entrée, le salut au roi, le salut à la reine, l'attitude générale, et la marche au point de vue de la flamberge. Une semaine fut consacrée à ces études en grand costume !

— Voici, mon cher, disait Oscar, qui s'était constitué professeur, voici ton affaire en quatre mots. Regarde-moi bien.

— Je regarde.

— Tu entres en Lauzun, le chapeau sous le bras gauche, la main gauche enfoncée dans le gilet à la hauteur de la quatrième boutonnière, la main droite libre ou légèrement appuyée sur le pommeau d'acier de ton Durandal. Voyons, prends la pose.

— M'y voici.

— Très-bien. Maintenant, circule en sautillant trois fois sur tes talons, comme Firmin des Français. C'est tout ce qu'on connaît de plus Richelieu, de plus dix-huitième siècle. Une, deux, trois, à l'instar des comédiens poudrés du roi.

— Une, deux, trois.

— Manqué, mon cher, manqué! Absence de légèreté et de grâce. Recommençons cela.

Au bout de quelques leçons, l'exercice de l'habit français allait mieux ; mon épée s'embarrassait moins souvent dans mes jambes, et je commençais à exécuter avec assez de précision le maniement du chapeau. Malvina en avait fait autant pour une robe à queue qui lui causait de grandes inquiétudes ; enfin, nous pouvions espérer de nous produire avec quelque succès.

Le jour de la fête arriva, et avec lui d'autres misères. Il était dix heures du soir que le coiffeur de ma femme n'était pas arrivé ; j'attendais aussi des souliers qui ne paraissaient pas. On envoya coup sur coup des domestiques pour presser les retardataires. Enfin, après bien des délais et des explosions d'impatience, à onze heures nous partîmes. Nous n'étions pas au bout de nos peines. Pour arriver au Carrousel, il fallut prendre la file le long de la rue Rivoli ; les voitures entraient lentement, une à une, et le ciel

versait des cataractes sur le pavé ; la queue des équipages avait des dimensions effrayantes, et je vis le moment où j'allais ordonner au cocher de regagner la maison, remettant à des temps plus prospères l'exhibition de mon habit à la française. Oscar, qui ne voulait pas en être pour ses frais, calma ma mauvaise humeur. La file d'ailleurs commençait à s'ébranler plus promptement, et bientôt nous aperçûmes le perron qui devait nous servir de débarcadère ; c'était un port dans la tempête ; nous y touchâmes bientôt.

L'escalier était aussi encombré que la rue, on ne pouvait en gravir les marches que lentement et avec précaution. Dès les premiers pas, il nous fut aisé de voir que nos études préliminaires ne nous serviraient pas à grand'chose. Les épées s'entre-choquaient, les robes à queue se montraient rebelles et s'égaraient dans les jambes des cavaliers

avec une obstination invincible. Avant que l'on fût parvenu à l'entrée des appartements, on était déjà froissé, chiffonné, désorienté. Enfin, grâce aux huissiers et aux gens de service, il se fit un peu d'ordre, et au moyen de quelques mouvements de coude, nous parvînmes jusqu'au grand salon où se tenaient le roi et la reine. J'avais préparé avec un soin infini ma révérence capitale, et, arrivé à la hauteur de Sa Majesté, je l'exécutai avec un certain bonheur en y ajoutant un : « Sire!... » accentué d'une manière parfaitement sentie. Je croyais avoir produit quelque sensation ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en me relevant pour jouir de mon triomphe, je m'aperçus que Sa Majesté me tournait le dos pour causer familièrement avec je ne sais quel ambassadeur d'une cour du Nord. Madame Paturot avait également manqué son entrée, ce qui répandit sur son

visage une certaine humeur. Enfin, tant bien que mal, nous gagnâmes un coin de la pièce où il fallut se tenir debout, l'étiquette ne permettant pas de s'asseoir devant Leurs Majestés. Je comprenais cela et m'y résignais facilement; mais je ne pouvais me consoler de n'avoir pas captivé davantage le regard de mon souverain. Ce dos tourné me désappointa singulièrement, il empoisonnait ma fête.

Cependant je compris bientôt comment S. M. pouvait être blasée même sur des révérences aussi irréprochables que la mienne; elle n'exécuta pas, dans la soirée, moins de trois mille saluts qui se succédaient comme les coups de piston d'une pompe à feu. Il faut vraiment qu'il y ait pour la royauté des grâces d'état; autrement, nul mortel ne résisterait à un tel service. On envie le sort des rois; moi, je les plains. La représentation entraîne des servitudes que peu de

sujets se résigneraient à subir. De la place où j'étais, j'admirais ce don du sourire que Dieu a accordé aux monarques, cette élasticité des muscles qui tient à la fois à une supériorité de race et à un titre de vocation. Quand je voyais arriver ces douairières en falbalas, ces pairs à gazon respectable, ces figures grasses ou maigres, ridées ou édentées, maladives ou vulgaires, qui se suivaient dans un défilé interminable, je m'étonnais qu'une tête humaine pût résister au spectacle de ce tourbillon, à la chaleur suffocante qui en émane, à ces mille odeurs qui remplissent l'air d'aromes suspects, à ce pêle-mêle de pierreries étincelantes et de poitrines découvertes, de fleurs et de rubans, d'habits noirs et d'épaulettes. Les uniformes surtout fatiguaient l'œil de leurs broderies; les ordres étrangers, les plaques de pierreries, les grands cordons, tous les aigles allemands, toutes les jarretières an-

glaises, les toisons d'or et les couronnes de fer, les Cincinnatus et les Nicham Iftihar se déployaient sur les fracs civils ou militaires et formaient comme autant de ruisseaux d'or et d'argent qui se croisaient dans des directions différentes. Quel luxe ! Dieu ! quel luxe ! J'étais ébloui, suffoqué, enthousiasmé ! Me trouver là, moi, coudoyant un maréchal de France, marchant sur les cors d'un plénipotentiaire étranger, au milieu des plus grands noms de l'Europe et des plus beaux diamants du monde : c'était un honneur dont on pouvait se montrer fier, et aucun Paturot du monde n'en avait joui avant moi ! La révolution de juillet n'a donc pas avorté, comme le prétendent les factieux, puisqu'elle a introduit les bonnetiers aux Tuileries. C'était le but de l'institution.

A la suite de la réception, LL. MM. se retirèrent comme d'habitude et la danse commença. Madame Paturot attendait ce mo-

ment. Elle s'était livrée à une toilette si remarquablement décolletée, qu'elle espérait attirer le regard d'un prince, au moins du plus jeune, du plus dépourvu d'expérience. Assise sur un tabouret, elle déployait toutes les ruses et les fascinations du regard, toutes les séductions de l'éventail pour amener ce résultat triomphant. Je compris que ma présence ne pouvait rien ajouter aux charmes de la manœuvre, et je m'éclipsai pour aller visiter le buffet. Voilà encore l'un des mille objets sur lesquels les folliculaires ont exercé leur malice : j'aurais voulu les tenir là, à mes côtés, ces calomniateurs, pour les accabler du spectacle de ces tables succulentes qui se succédaient sans fin, à chaque instant renouvelées et disparaissant encore plus vite sous des dents que j'ose, avec tout le respect pour la haute société du lieu, qualifier d'impitoyables. En examinant cette effrayante consommation, il me

sembla que les ambigus du château avaient affaire à des plénipotentiaires bien affamés, à des ambassadeurs bien altérés, à des grands cordons qui couvraient des estomacs plus grands encore. J'ai peu vu dans ma vie, sans en excepter mes deux voltigeurs, le coquetier et le plumassier, d'appétits plus extraordinaires que ceux qui éclataient dans cette réunion de plaques, de broderies, d'épaulettes et de panaches. Il est vrai qu'on y remarquait des femmes de pairs de France et des épouses de députés. Les trois pouvoirs y étaient représentés par les abdomens les plus proéminents et les mâchoires les plus solides.

Une portion de ma soirée fut consacrée à ce spectacle, qui me pénétra d'admiration pour la magnificence royale. C'était vraiment beau comme terrines et pâtés de foie gras, comme vins et comme service. Peut-être ne me serais-je jamais arraché à ces

délices de Capoue, si Malvina n'était venue brusquement me rejoindre :

— Partons, me dit-elle d'un air de mauvaise humeur.

— Mais...

— Pas de mais..., partons.

Nous regagnâmes la voiture. Madame Paturot gardait un silence obstiné, précurseur d'un orage. Je ne pouvais me rendre compte du motif qui la rendait aussi taciturne et aussi sombre :

— La belle fête ! m'écriai-je, pour rompre la glace.

—Oui, vantez-vous en. Bon pour des goinfres comme vous.

— Ah ! Malvina, lui dis-je.

— Pas seulement une contredanse, ajouta-t-elle en faisant explosion. Jolis princes ! Des mollets garnis de quatre centimètres ! Pas plus de gras que sur ma main ! oh ! jolis ! jolis ! j'en bâille rien que d'y penser.

Cette sortie m'expliqua tout. Malgré ses œillades incendiaires, Malvina n'avait pas fait ses frais.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Paturot devant
la commission d'enquête industrielle.
Le bonnet de coton national.

Malvina était donc sortie du bal de la cour avec des opinions subversives et une rancune qui dura pendant quelques mois. Madame de Sévigné n'avait rendu à Louis XIV pleine et entière justice que le jour où ce

grand monarque avait daigné danser une courante avec elle; madame Paturot fut implacable pour les jeunes princes, qui ne l'avaient honorée d'aucune espèce de valse ni de galop. Elle donna dans l'esprit de faction et m'effraya par ses opinions révolutionnaires. Je crus même un instant qu'elle deviendrait légitimiste, tant elle abondait dans le sens des diatribes que le feld-maréchal Tapanowich se permettait contre le gouvernement de juillet. Pour la ramener dans le sentier des bons principes, il fallut qu'à mes efforts se joignissent ceux du peintre ordinaire de Sa Majesté. Enfin, elle s'adoucit, elle consentit à se montrer plus respectueuse à l'égard des princes et à ne plus poursuivre de ses quolibets leurs avantages naturels.

Plus j'allais, plus je voyais s'étendre et s'agrandir le cercle de mon influence. Je tenais à la politique par l'épaulette, à l'in-

dustrie par mon magasin de détail ; je devenais un homme considérable et considéré. Aussi, dès qu'il fut question d'une enquête sur l'état de la France manufacturière, la notoriété publique me désigna-t-elle comme l'une des autorités en matière d'articles de laine et de coton. Par une alliance heureuse, ces deux tissus fraternisaient chez moi ; ils y vivaient sans trouble et sans querelle, la flanelle côte à côte du tricot. Le fil et la soie complétaient ce congrès de matières premières et cet assortiment venu des quatre points cardinaux. De cette façon, je me trouvais dans des conditions d'impartialité fort précieuses : je ne pouvais être ni intolérant, ni exclusif, j'appartenais à l'éclectisme industriel. Tout produit français était bien venu à mes yeux : seulement, je ne pouvais déguiser la répugnance profonde que m'inspiraient les articles étrangers, et c'est à peine si je pardonnais au coton les torts de

son origine américaine. Le jour où on aura inventé le coton français, je traiterai de haut l'Alabama et je n'aurai point assez de mépris pour la Louisiane. Mon pays avant tout.

Il est, en économie politique, deux écoles : l'une que je qualifierai d'*humanitaire*, afin de mieux la flétrir, l'autre que j'appellerai française. L'école humanitaire est vendue à l'étranger ; elle appelle, de toute la puissance de ses vœux, une invasion de tissus féroces et d'articles ennemis. Elle ne se plaît que dans les cachemires de l'Inde, les Mac-Intosh anglais, les fourrures de Sibérie, les soieries suisses, les houilles belges, les dattes de Barbarie, les plombs d'Espagne, les oranges de Monaco, les chanvres russes, les fers de Suède, les pantins de Nuremberg et les marmottes de la Savoie. C'est là son bonheur, son idéal. Plus elle voit de produits exotiques, moins elle aime ceux de sa patrie. Ce n'est pas cette école qui se

retirerait derrière la Loire, si l'industrie étrangère souillait notre sol : elle irait au contraire au-devant de l'ennemi pour s'en vêtir, s'en nourrir, s'en chauffer, en user de mille manières. Ames dépourvues de nationalité !

Ces gens-là ne manquent pas de spécieux prétextes ; ils prétendent qu'il faut accepter le bien, de quelque part qu'il vienne ; que tout ce qui est beau et bon marché a droit à leurs préférences. Humanitaires, voilà de vos arguments ! L'école française ne raisonne point ainsi : elle porterait de la bure au lieu de drap dans l'intérêt des manufactures françaises, et payerait volontiers la bure plus cher que le drap. Tel est son dévouement. Pour peu que vous la poussiez à bout, elle se coupera la fièvre avec de l'arsenic français au lieu de quinquina américain ; s'abreuvera de chicorée française au lieu de café de Moka. Elle aime tout ce qu'elle fabrique,

cette école, fille du patriotisme, et déteste ce qu'elle ne fabrique pas ; elle adore ce qui lui procure de gros profits et se révolte contre tout ce qui pourrait les diminuer. Elle craint que l'argent français ne dérive vers les bourses étrangères, et elle ouvre ses coffres pour empêcher cette déviation. Je suis Français, tu es Français, dit-elle, l'affaire peut s'arranger. Noble école !

J'appartenais, en ma qualité de bonnetier, à l'économie politique française, et je m'étais promis de la défendre de toute la force de mes convictions. Au fond, personne n'était plus désintéressé que moi, et si j'interroge bien mes souvenirs, il me semble que j'avais alors quelques parties de flanelle anglaise de contrebande. Ainsi, j'allais renouveler le sacrifice d'Abraham, de Jephté et de Brutus ; j'allais immoler mes enfants, l'orgueil de mes étagères. Il n'y a que l'amour du sol natal et de l'industrie natio-

nale qui puisse engendrer une pareille abnégation. J'aurais conduit au bûcher, s'il l'eût fallu, ma flanelle exotique, l'œil serein et sans avoir besoin de m'envelopper de mon manteau. On ne me mit pas à une telle épreuve. Je pris le parti des tissus de laine français, et persistai dans mes assortiments de flanelle britannique. C'était une manière de concilier les principes et les intérêts, la conviction et la clientèle.

L'enquête officielle fut ouverte : chaque industrie y comparaissait à tour de rôle dans la personne des fabricants ou commerçants les plus considérables. Au fond, l'idée était assez ingénieuse. On mandait un manufacturier pour lui dire :

— Ah çà! mon digne homme, ne trouvez-vous pas que vous gagnez trop sur vos articles? Ne serait-il pas temps de faire un peu de place à l'étranger, afin qu'il pût grignoter une part de vos bénéfices?

— Plus souvent ! répondait naturellement le manufacturier.

— Calmez-vous, ajoutaient les juges du camp, personne ne veut vous dépouiller. C'est une simple formalité ; on ne vous écorchera point. Vous dites donc que la place est prise, et que vous ne voulez pas en céder le moindre petit coin aux produits étrangers...

— Plutôt la mort ! s'écriait le manufacturier.

— Ne vous exaspérez pas. Allons, allons, c'est bien ! disaient en terminant les interrogateurs ; vous êtes vif, mais vous êtes national. La commission d'enquête est faite pour comprendre ce sentiment.

Cette revue des industries se prolongea durant plusieurs mois. Esprit de corps à part, cela finit par être monotone. Les plus intraitables manufacturiers étaient précisément ceux qui se disaient en possession des

procédés les plus avancés et à la tête des plus beaux produits. Les médailles d'or menaient un bruit du diable ; les médailles d'argent étaient moins tumultueuses ; les médailles de cuivre semblaient résignées. Ceux qui, devant le jury de l'exposition des produits, avaient jeté des défis superbes à l'étranger, déclinaient piteusement la lutte devant la commission d'enquête. Ils avaient brigué la récompense et refusaient de fournir la preuve qu'ils l'avaient méritée. Cette circonstance me frappa ; mais je me dis bientôt que le travail français devait être mis hors d'atteinte, même au prix d'une contradiction. Peu importaient les hommes : il fallait sauver le principe.

Mon tour de parole arriva enfin, et j'eus à subir deux interrogatoires, l'un sur les articles de laine, l'autre sur les articles de coton. Je m'étais préparé avec quelque soin : il s'agissait de représenter la bonneterie, de

la poser, de la mettre en relief. En me souvenant que j'étais un *homme de style*, je voulus qu'à la solidité du fond s'alliassent les agréments de la forme : la vanité littéraire perçait sous l'enveloppe de l'industriel. Pas moyen d'ailleurs d'escamoter un succès. La commission se composait de personnes très-compétentes, et à qui il était difficile d'en faire accroire. Il y avait là, sur les bancs, des manufacturiers, des économistes, des chimistes, même des droguistes, et dans la salle un peuple entier de fabricants qui avaient comparu ou attendaient le moment de comparaître devant le tribunal spécial. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que j'entendis prononcer mon nom; je fendis la foule, m'avançai avec respect, et attendis les questions du président qui dirigeait l'enquête.

TISSUS DE LAINE.

DEMANDE. — Qu'avez-vous à dire, M. Paturot, au sujet des tissus de laine? Consultez vos souvenirs et votre expérience.

RÉPONSE. — Les tissus de laine, comme le nom l'indique, se composent principalement de la dépouille des troupeaux, et, dans ce sens, la question est à la fois industrielle et agricole. A mon point de vue, j'ajouterai qu'elle est également commerciale. L'agriculture, l'industrie et le commerce sont donc intéressés aux tissus de laine. En remontant aux temps les plus reculés de notre histoire, on voit le même phénomène se reproduire. Les capitulaires de Charlemagne, les édits de Sully, en font foi.

DEMANDE. — La commission tiendrait plus particulièrement à connaître où en sont les choses de notre temps.

RÉPONSE. — J'y arrive. On distingue di-

verses espèces de laines. La nature, bizarre parfois, n'a pas voulu donner à la France le monopole du mouton ; elle a même placé le mérinos en Espagne. Or partout où broute le mouton, on peut être sûr de trouver la laine, la laine longue, la laine courte, peu importe.

DEMANDE. — Reposez-vous si vous êtes fatigué. La commission attendra.

RÉPONSE. — Je dis la laine courte en vue des moutons, M. le président. Quant à moi, je l'ai particulièrement longue, l'haleine. Que la commission excuse le rébus.

DEMANDE. — La commission ne craint pas le mot pour rire. Continuez.

RÉPONSE. — Nous avons donc les laines du Derbyshire, les laines de Ségovie, les laines électorales de la Saxe, qui toutes ont placé leur résidence à l'étranger. C'est dommage, car elles ont du bon ; mais je ne leur pardonne pas, pour cela, d'avoir poussé

hors du beau pays de France. Oh! là-dessus je suis impitoyable. Je ne connais que le mouton frrrrançais.

DEMANDE. — Cela vous fait honneur. Mais, dans l'intérêt de nos tissus, ne pourrait-on pas provoquer l'introduction de quelques laines plus fines, celles d'Espagne et de Saxe, par exemple, que vous avez citées avec tant d'à-propos.

RÉPONSE. — Et les bergers frrrrançais, M. le président! Et les pâturages frrrrançais! Et les chiens frrrrançais! Là-dessus, voyez-vous, mes convictions sont inflexibles. Vivent les moutons frrrrançais!

DEMANDE. — Modérez-vous, M. Paturot. La commission honore comme vous tout ce qui tient au sol de la patrie; elle sait que la France peut se montrer fière à bon droit du bétail que la Providence lui a départi; elle ne veut ni en déprécier la qualité, ni en réduire l'emploi. Il ne peut être ici question

que d'une importation modérée et dans les lainages supérieurs.

RÉPONSE. — Je porterai ma tête sur l'échafaud, si cela est nécessaire; mais on ne m'arrachera pas la moindre concession vis-à-vis de l'étranger. Mes ancêtres étaient Auvergnats, et ils poussaient le culte du mouton frrrançais jusqu'au fanatisme. J'ai moi-même beaucoup connu dans ma jeunesse le mouton frrrançais : c'est un être intelligent et pétri de grâces. Ma langue se dessèchera donc plutôt que d'articuler un mot qui puisse être désagréable à ce quadrupède. Vive le mouton frrrançais! Nourri sur le sol frrrançais, il a seul le droit de fournir des côtelettes frrrançaises et de jouir sans concurrence du marché frrrançais. Maintenant qu'on me donne à dévorer aux mérinos!

DEMANDE. — La commission d'enquête consignera vos opinions au procès-verbal. Vous pouvez vous retirer.

Je regagnai ma place au milieu de murmures d'aprobation. L'auditoire, qui se composait, en grande partie, d'éleveurs et d'agriculteurs, trouvait que j'avais déployé, dans la défense de l'industrie ovine, une éloquence et une dialectique véritablement champêtres. On se demandait à la ronde si je n'étais pas un berger des Alpes ou des Pyrénées, un grand producteur berrichon, ou l'un des propriétaires des troupeaux de Nas. Cependant, je m'étais contenu dans cette discussion, où je n'avais abordé, avec une impétuosité calculée, que la matière première. J'avais peur que le président ne me mît sur le chapitre de la flanelle anglaise, que je vendais tout en la méprisant. Ainsi, j'avais évité de me trouver trop directement en face de ma conscience. Il faut dire que je réservais ma puissance en matière d'articles fabriqués pour les tissus de coton, dans lesquels je me trouvais sans peur

et sans reproche. Je ne tenais que des bas français, et mes bonnets de coton portaient au plus haut degré l'empreinte de la patrie. J'allais donc aborder cette question délicate avec le sang-froid que donnent une âme pure et un assortiment irréprochable aux yeux de la loi. Quand mon nom fut de nouveau appelé, je descendis dans le prétoire avec l'épanouissement d'un succès antérieur et la confiance d'une excellente cause. Le président m'interpella de nouveau.

TISSUS DE COTON.

DEMANDE. — Qu'avez-vous à dire, M. Paturot, des tissus de coton? Ces articles vous sont familiers.

RÉPONSE. — Je n'apprendrai pas à la commission que le coton est un produit végétal étranger à l'Europe, si ce n'est, pourtant, qu'on l'a cultivé jadis en Espagne et dans le

royaume des Deux-Siciles ; mais l'Amérique est plus généralement sa patrie : c'est le pays où cette plante a reçu le jour. Je n'insiste pas davantage.

DEMANDE. — Vous acceptez donc le fait forcé de la provenance étrangère ?

RÉPONSE. — Oui, tout en maintenant mes réserves en faveur de tout coton français né ou à naître. J'en ai vu au Jardin des Plantes qui donne de grandes espérances. N'engageons pas l'avenir.

DEMANDE. — Soit ; la commission peut faire la part de ce vœu, bien qu'il semble empreint d'exagération. Poursuivez.

RÉPONSE. — Mais, si je reconnais à l'Amérique le droit de nous inonder de ses cotons, je m'empresse d'ajouter que c'est à la condition qu'il reste à l'état de matière première et qu'il ne pénètre jamais sur notre sol sous un aspect plus ou moins manufacturé.

DEMANDE. — Précisez mieux votre opinion.

RÉPONSE. — Je la précise. Je dis que si le coton n'est pas un produit national, les articles de coton doivent être un produit national, sortant des mains de l'ouvrier national pour régner sur le marché national.

DEMANDE. — Pouvez-vous nous fournir quelques exemples capables d'éclaircir plus complétement votre pensée?

RÉPONSE. — Volontiers. Exemple le bonnet de coton; ça me connaît. Je dis que le bonnet de coton doit être absolument national, que les fils qui le composent doivent sortir des broches nationales, que son tissage doit être national, son apprêt national, sa mèche nationale. Oui, national jusqu'au dernier brin : je ne sors pas de là.

DEMANDE. — Mais si l'on demandait au dehors quelques similaires, ne fût-ce que pour fournir des échantillons de ce que peut

exécuter en ce genre l'industrie étrangère ; ne croyez-vous pas que nos fabriques elles-mêmes auraient à gagner à cette comparaison, j'ajouterai même à cette concurrence?

RÉPONSE. —. C'est captieux ; mais voilà tout. M. le président, votre sensibilité vous égare. Vous traitez par le sentiment des choses qui ne veulent être traitées qu'au point de vue de la nationalité. La France doit disposer d'elle-même sur le terrain du bonnet de coton. Elle ne peut pas être à la merci de l'étranger pour la confection d'un article qui occupe une aussi grande place dans notre histoire. Abandonnez-vous, je suppose, sur ce point à l'activité exotique, qu'en résultera-t-il? qu'au moment d'une rupture, vous ne trouverez plus un seul bonnet de coton en France. L'ennemi vous prendra par les rhumes de cerveau.

DEMANDE. — L'objection ne manque pas de gravité ; mais il me semble que vous dés-

espérez trop facilement de l'intelligence et de l'activité françaises. Quand je parle de l'introduction du bonnet de coton étranger, j'admets toujours que ce ne sera que sous l'empire de droits différentiels. Or, si, protégés de la sorte, les bonnets de coton français ne peuvent pas lutter contre ceux du dehors, quelle idée voulez-vous que l'on prenne d'une fabrication aussi retardataire ?

RÉPONSE. — Assez, M. le président ; avec le respect que je vous dois, je suis obligé de vous faire observer que vous tombez dans l'économie politique humanitaire et révolutionnaire. Nos bonnets de coton sont les premiers de l'univers ; voilà pourquoi nous ne pouvons pas en souffrir d'autres. Est-ce clair ?

DEMANDE. — La commission d'enquête pèsera cet argument.

RÉPONSE. — J'en rappelle ! Je vois qu'il y a ici des ennemis du travail national qui ne

rendent pas au bonnet de coton national la justice qui lui est due, qui veulent l'éliminer du marché national, pour condamner aux plus viles destinations les cinquante-six milliers d'ouvriers qui composent l'atelier national. J'en rappelle, dis-je, et je demande formellement la tête du président de la commission.

Cette sortie virulente termina la séance. Les fabricants de tissus de coton qui se trouvaient dans la salle me reçurent dans leurs bras ; on m'entoura de toutes parts, on m'accabla de félicitations. Je devins le héros de l'enquête, le champion du travail national. Une souscription fut ouverte et bientôt remplie : on voulait m'offrir une statue ; je me contentai d'un bonnet de coton d'honneur.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

La maison moyen âge. — L'exposition de tableaux.

On vient de voir un échantillon de mes grandeurs politiques et industrielles ; je ne faisais pas une moindre figure dans les arts. Mon ami Oscar travaillait de son mieux à me donner les airs d'un Mécène ; il peuplait

mon salon de jeunes célébrités de l'école chevelue. J'avais des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des mouleurs de statuettes, des architectes, des décorateurs. De temps en temps, cette phalange livrait quelques assauts à ma caisse, et y pratiquait même des brèches assez fortes sous forme d'emprunts. Mais, en revanche, j'avais là des amis dévoués, prêts à me couler en bronze ou à prodiguer en mon honneur l'ocre, le cinabre et la terre de Sienne. Déjà l'on voyait circuler sur les pianos de la capitale un album dédié à madame Paturot, et l'un des habitués de la maison, fort connu pour ses nudités en plâtre, avait offert de la mouler sous le costume de Vénus sortant du sein de l'onde. La proposition était trop mythologique pour être acceptée; mais elle avait en même temps quelque chose d'assez flatteur pour que Malvina ne la prît point en mauvaise part.

Ma grande affaire était alors la construction d'une maison genre gothique, qui s'exécutait sous les ordres d'un des architectes les plus chevelus de la capitale. C'était un garçon ivre du passé, et qui ressemblait moins à un Français du XIXe siècle qu'à un Épiménide du moyen âge. Nous avions acheté un emplacement dans l'un des beaux quartiers de Paris, et c'est là-dessus qu'il devait bâtir sa huitième merveille du monde. Le devis, le plan, les coupes, le décor extérieur, les distributions, l'escalier, les ouvertures, tout fut l'objet des soins les plus minutieux et de longues délibérations. Oscar et Malvina élevaient des objections, moi je les appuyais. Mais nous avions affaire à un artiste qui nous traitait du haut de sa barbe et n'en démordait pas d'un poil. Plusieurs fois même, il lui arriva de se révolter contre nos goûts bourgeois et de nous mener d'une manière assez cavalière.

— Voici, disait-il en étalant ses plans coloriés, voici la question : n'en dévions point, s'il vous plaît. Vous avez à choisir, M. Paturot, entre trois espèces de gothique : 1° le gothique à lancettes, c'est-à-dire à ogives ordinaires et têtes de trèfles, avec des flèches de tour octogones et des rosaces de la plus belle époque; 2° le gothique rayonnant, ainsi nommé à cause de la forme rayonnante des roses et de l'ogive qui s'épanouit de plus en plus ; 3° enfin, le gothique flamboyant, qui prend son nom de compartiments en forme de flammes, et où l'ogive s'élargit d'une manière qui présage la décadence. Les formes prismatiques sont alors préférées aux formes rondes, et les ornements, trop multipliés, chargent l'édifice outre mesure. Voilà les trois grands caractères du gothique. Maintenant décidez-vous. Voulez-vous le gothique à lancettes, le rutilant ou le flamboyant ?

— C'est ça ; M. Paturot, parle, dit Malvina en insistant.

— Parle, Jérôme, ajouta Oscar.

Pour parler, il eût fallu savoir que dire. Rutilant, flamboyant, à lancettes, tout cela m'était fort étranger : mes études en archéologie n'avaient jamais été poussées bien loin ; et, en fait de gothique, je n'avais point de préférence. L'architecte se méprit sur la cause de mon hésitation ; il continua :

— Je vois ce que c'est. Peut-être monsieur préfère-t-il le genre bâtard postérieur aux trois grandes époques, quand le sommet de l'ogive offre un prolongement formé par des nervures qui l'entourent et partent des impostes, quand les grandes roses ne présentent plus que rarement des formes arrondies. C'est une dépravation du goût byzantin, mais elle peut s'avouer : si l'ensemble est lourd, on se sauve par le détail.

— Mais non, repris-je machinalement, mais non.

— Alors, où voulez-vous en venir? Remontons-nous jusqu'au genre *roman*, qui nous voue directement au plein cintre? Préférons-nous le *roman* secondaire où les arcades sont demi-circulaires, en fer à cheval, en anse à panier, où les portes, quoiqu'en plein cintre, sont chargées d'ornements en zigzags, en câbles, en torsades, en étoiles.

— Mon Dieu non, dis-je, accablé de cette érudition.

— C'est donc le genre *lombard* qu'il vous faut, c'est-à-dire une espèce bâtarde entre le gothique et le roman, un composé de byzantin et de moresque, un dévergondage de dentelles et de clochetons. Je comprends. Vous voulez saisir le moment précis où le plein cintre incline vers l'ogive et engendre les quatre feuilles, les trèfles, les roses, enfin, toutes les merveilles qui sont en germe

dans le gothique. Le gothique au berceau, en un mot! Peste! vous êtes délicat.

— Vous me flattez, monsieur, je n'ai aucune idée là-dessus.

— Qu'est-ce à dire, et retomberions-nous dans l'art grec? M'a-t-on tendu un piége? M. Paturot, ajouta l'architecte chevelu en se levant, si vous avez cru trouver en moi un instrument docile de la ligne droite, un singe de Mansard et de Percier, un esclave du dorique et du corinthien, un complice de la renaissance, une âme vendue à l'ionien et au toscan, vous vous êtes abusé. Je ne reconnais pas l'architecture grecque, monsieur; je regarde la Madeleine comme un grand cercueil mal orné; le Panthéon, comme un biscuit de Savoie; la façade du Louvre, comme une jolie niche à marionnettes. Je méprise la feuille d'acanthe et la cannelure, les oves et les tympans. Tout cela est mort, très-mort, et je ne prostitue-

rai jamais mon encre de Chine à des vieilleries pareilles. C'est bon pour des maçons et des gâcheurs de plâtre. Adieu, monsieur.

L'architecte avait débité cette tirade avec une telle rapidité qu'aucun de nous n'avait pu placer une parole pour désarmer sa colère. Il venait même de prendre son chapeau et se dirigeait vers la porte quand Oscar parvint à le saisir au collet. Moitié de force, moitié de gré, on le ramena sur son fauteuil, afin d'entrer en explications. Pour faire revenir l'artiste effarouché et remettre dans son état naturel une barbe foncièrement hérissée, il fallut beaucoup d'efforts, beaucoup de témoignages de confiance. Je me montrai décidé à faire grandement les choses, à ne pas lésiner sur les devis, à n'épargner rien quant aux accessoires.

— Donc, poursuivit alors l'architecte, maître absolu désormais de la construction,

nous nous décidons pour le gothique flamboyant, comme plus orné, plus susceptible de décoration extérieure. Une fois adopté, il faut que le genre soit exécuté en plein ; n'est-ce pas, M. Paturot?

— En plein, dis-je en courbant la tète.

Cet homme me dominait par son aplomb et l'état de sa barbe.

— Nous aurons donc des croisées à ogives et à tête de trèfle. Je veux même vous ménager sur la façade quelques meurtrières d'où l'on puisse diriger une sarbacane contre les truands, les mauvais garçons et les tireurs de laine. C'est avantageux pour les temps de troubles.

— Faites, dis-je, comme un homme résigné.

— Des meurtrières, donc, cela ne peut pas nuire. La prévôté ne fait pas toujours son devoir, et il est bon de se garder des maillotins. Dieu! ajouta l'architecte, si les

échevins y consentaient, quelle charmante tourelle je vous ferais !

— Une tourelle !

— Oui, M. Paturot, une tourelle suspendue, à pan coupé, en saillie sur la façade comme la coquille d'un colimaçon ! Ce serait une excroissance de l'hôtel, avec un toit ardoisé en forme d'éteignoir. Mais les échevins sont là ; ils rognent les ailes au génie sous prétexte d'alignement.

— De beaux pleutres ! s'écria Malvina.

— Proscrire les tourelles en saillie : quel vandalisme ! C'est la seule chose qu'on n'ait pas encore vendue dans les bureaux des échevins.

— Cela viendra, observa Oscar.

— Rentrons dans le possible, reprit l'architecte chevelu. Vous aurez, M. Paturot, une maison-modèle, comme si vous étiez le syndic de l'honorable corporation des bonnetiers. La façade sera d'un bout à l'autre une

dentelle, une cristallisation : nous broderons la pierre, comme le faisaient les pieux ouvriers du moyen âge. Nous couvrirons le moellon de sculptures !

— Diable ! pensais-je, voilà un homme qui me conduira loin.

— Un instant j'ai eu l'idée de la hérisser d'aiguilles de marbre, comme le dôme de la cathédrale de Milan ; mais le Carrare est cher, et un artiste qui se respecte ne peut employer que du Carrare.

— A la bonne heure ! nous ferons au moins cette économie.

— Les badigeonneurs vous auraient proposé de dorer votre maison, d'y adapter un placage ; mais il faut laisser l'enluminure aux Italiens et le clinquant aux architectes empiriques. L'art pur ! ne sortons pas de là. En entrant dans votre maison, je veux que vous respiriez le moyen âge.

— Ça doit être très-sain, dit Malvina.

— D'abord, la salle d'attente. C'est là que vous déposez, en entrant, le hoqueton et la pertuisane. Comme décor, quelques attributs de guerre et de vénerie. Plus loin, réfectoire et office. Nous sculptons des hanaps dans les boiseries, et des natures mortes. Puis la grande salle toute en damas des Flandres, avec des glaces de Venise.

— Fameux! observa ma femme avec un geste expressif.

Et les vitraux de couleur, ne les oublions pas. Votre maison, M. Paturot, doit être l'asile des plus belles verrières de France et de Navarre. Vous aurez aussi quelques poteries de Bernard de Palissy, quelques coupes de Benvenuto : cela relève la couleur locale.

— Sans doute, dis-je en me voyant directement interpellé.

— Et les bahuts! Avez-vous songé aux bahuts? Les bahuts, meuble obligé d'une mai-

son moyen âge! Le moyen âge et le bahut sont inséparables! Le bahut, madame, ajouta l'architecte en se tournant vers Malvina, le bahut, c'est le coffre au linge, l'armoire à glace, la commode, le secrétaire de nos aïeux. Le bahut et le prie-Dieu, voilà la grande ébénisterie du quatorzième siècle! On vernit aujourd'hui le bois; autrefois, on le ciselait. Nous sommes des frotteurs; nos pères étaient des artistes!

En prononçant ces paroles, l'architecte respirait l'enthousiasme. Sa barbe s'était un peu calmée; l'idée des clochetons qu'il allait exécuter à mes dépens avait répandu sur son visage plus de sérénité. Pour la première fois, il allait se livrer à une exhibition publique de son talent, et il méditait une façade extérieure mortelle pour ma caisse. Cependant, madame Paturot ne laissait pas que d'être intriguée par ce mot de bahut jeté dans la conversation.

— Où trouverons-nous ce meuble? demanda-t-elle à Oscar.

— Ne vous inquiétez pas. Tous les ébénistes du faubourg Saint-Antoine en confectionnent; il suffit de dire de quelle année on les veut.

L'entrevue se termina là. L'architecte chevelu avait gagné sa cause : désormais je lui appartenais; j'étais presque à sa discrétion. Tout mortel qui s'avise de bâtir se donne un maître s'il traite avec un entrepreneur; cinquante maîtres s'il emploie directement des ouvriers. Aucune des servitudes dont l'existence est parsemée n'est plus lourde, plus incessante, plus remplie de périls. Sous le prétexte de toisés et de vérification, on oblige un homme à mener la vie du couvreur; on le fait errer sur les toits à vingt-deux mètres au-dessus du niveau de la rue, sur des ardoises glissantes, au milieu de tourbillons de fumée; on demande son avis au haut d'un

échafaudage, on le pousse sur des échelles mal fixées, on le promène d'un étage à l'autre au milieu des plâtras et des gravois, on souille ses vêtements de peinture, on les saupoudre de plâtre. Voilà pourtant où j'en étais pour n'avoir pas su résister aux obsessions d'Oscar et prendre plus philosophiquement les œillades furibondes de mon voisin l'herboriste. J'étais voué au démon du moyen âge et entre les mains d'un homme d'art. Ma situation ressemblait à celle dont un homme de style a dit :

> Voyons qui de nous deux baissera la paupière,
> Ou du caissier de chair ou du mangeur de pierre ?

La maison moyen âge fut commencée et je passai plus que jamais pour un véritable Mécène. Oscar ne se contentait pas de m'imposer ses amis ; il s'imposait lui-même. Quoique peu connaisseur en peinture, je ne

m'étais jamais fait la moindre illusion sur son talent : ses écarts de coloriste frappaient l'œil le moins exercé, et son modelé ne rachetait pas cet inconvénient. Il est de notre temps des artistes qui ont fait leur chemin avec la couleur de brique. Ceux qui aiment cette couleur se sont chargés de leur construire une grande réputation. Mais le vert n'a jamais conduit personne au Capitole. On a beau se dire que c'est la nuance que la nature semble préférer, qu'elle est douce au regard ; que la robe du printemps est verte, que les feuilles sont vertes, que les prés sont verts. Tout cela ne fera pas qu'une figure verte soit d'une perspective agréable, surtout quand on pose soi-même sur un encaustique pareil.

C'était pourtant ce que le peintre ordinaire de Sa Majesté voulait exiger de notre dévouement. L'exposition s'approchait, et Oscar voulait y introduire deux toiles, l'une où

j'aurais figuré en chef de bataillon de la garde nationale, l'autre qui aurait reproduit Malvina groupée avec ses beaux enfants. A la première proposition qui m'en fut faite je m'insurgeai. La pensée que j'allais m'exposer, moi et ma famille, aux railleries de la foule, lutta un moment contre l'ascendant que le rapin avait pris dans la maison ; mais, selon mon habitude, je ne poussai pas la résistance jusqu'au bout. Je cédai donc, et notre salle à manger fut convertie en atelier permanent. Oscar envahit tout avec ses chevalets, ses certables, ses boîtes à couleur, ses pinceaux. L'odeur du bitume nous poursuivait ; les enfants avaient constamment les doigts pleins de cobalt et de vermillon. Je posais trois heures par jour, ma femme quatre. Il fallait se tenir éternellement sur une chaise, avec la bouche en cœur et l'œil en coulisse. Je ne sortais jamais de là sans des crampes horribles. De son côté, madame

Paturot s'affublait, à midi, de sa robe la plus notoirement décolletée, et la gardait jusqu'au soir. Tout visiteur était admis au spectacle de cette exhibition. Évidemment Oscar abusait de ses avantages.

Enfin, les portraits furent achevés : les tons en étaient si verdâtres qu'on nous eût pris pour des hôtes de la Morgue. J'avais l'espoir que le jury refuserait ces deux chefs-d'œuvre cadavéreux; mais je ne connaissais pas les ressources d'Oscar. Il se remua tant et si bien que les deux toiles furent acceptées, numérotées et clouées sur les murailles du Louvre, dans la première galerie. Jamais triomphe de la tactique ne fut plus complet ni plus prodigieux. On dut refuser deux mille cadres qui valaient mieux que ceux-là. Enfin le Louvre s'ouvrit, et nous allâmes jouir d'un spectacle où nous étions à la fois acteurs et témoins. Ici encore Oscar fut sublime. Il passait des journées entières en face

de ses deux toiles, en multipliant les gestes d'un homme transporté d'admiration. Dieu! comme c'est Rubens, se disait-il. Quelles chairs à la Véronèse ! Quels tons, quel flou! Ces exclamations, qui semblaient arrachées à un enthousiasme spontané, attiraient quelques curieux et faisaient parfois des victimes. Cependant, de loin en loin, le peintre ordinaire de Sa Majesté recueillait des lardons qui empoisonnaient son triomphe. — Les vilains noyés, disaient les uns. — Jolie salade à la chicorée, ajoutaient les autres. Malgré ces petits échecs d'amour-propre, Oscar n'en restait pas moins à son poste, couvant de l'œil ses deux créations et amorçant de son mieux les admirateurs bénévoles.

Il me souvient que, cette année-là, le milieu du salon carré était occupé par un gigantesque chameau, produit d'un artiste célèbre dans l'école coloriste et modérément chevelue. Tout le monde parlait de ce cha-

meau, s'extasiait sur ce chameau. Oscar oubliait quelquefois jusqu'à sa propre peinture pour faire l'éloge de ce chameau. Je ne suis point un juge très-compétent en fait d'animaux à bosses, et pourtant il me semblait que ce chameau était d'une taille démesurée!

— Ne trouves-tu pas qu'il est un peu trop grand pour son âge? dis-je timidement à Oscar.

— Trop grand? Mais vois donc ce ciel, mon ami, comme c'est chaud, comme c'est l'Orient!

— Tu es allé en Orient?

— Non; mais je reconnais la réverbération des sables : il n'y a que lui, mon cher, qui ait pu trouver de ces tons. C'est plus corsé que nature, voilà son seul défaut.

— Alors, repris-je, si le chameau n'est pas trop grand, c'est l'homme qui est trop petit. Il va à peine au genou de la bête.

— Sacrilége! mais regarde donc ces dé-

tails, ce soleil couchant, ces pierres, ces grains de sable, cette végétation! quels effets plastiques! Jérôme, mon ami, si je n'avais exécuté les deux portraits que tu vois, je voudrais avoir lancé ce chameau. C'est l'Égypte, c'est la vie biblique, c'est Abraham, c'est Jacob!

— Possible, mais j'ai bien peur que l'animal n'ait huit pouces de trop.

— Chameau-géant, comme le peintre. Quand on est coloriste, mon cher, on n'est pas tenu à voir les choses comme nature. Ce chameau est le tambour-major de la compagnie des dromadaires créée par Napoléon.

— Tu m'en diras tant.

Nous parcourûmes ainsi le salon en examinant çà et là quelques toiles, entre autres un cheval lilas et une esclave mordue par un aspic et se roulant à terre. Je voulus critiquer la couleur du cheval et la pose de l'esclave, mais Oscar me releva d'impor-

tance : je touchais à deux artistes chevelus qu'il considérait comme ses maîtres, et il fallut mettre un terme à des observations irrespectueuses. Quand j'insistai en parlant du dessin comme d'une condition essentielle de la peinture, le peintre ordinaire de Sa Majesté me ferma la bouche par un mot sans réplique :

— Préjugés, mon cher, préjugés! Est-ce que Rubens dessinait?

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Une Putiphar. — Préliminaires d'un emprunt russe. — Partie carrée.

Depuis, quelque temps, je remarquais avec un contentement mêlé d'orgueil que ma personne avait produit un certain effet sur la princesse de Flibustofskoï. Des œillades significatives, un air langoureux et mélan-

colique, de certaines poses, quelques soupirs à demi étouffés semblaient être les symptômes irrécusables du ravage que j'exerçais et des combats d'un cœur qui reculait devant sa défaite. De toutes les couronnes que j'avais rêvées, l'amour d'une grande dame était celle qui flattait le plus ma vanité. Il n'est rien de tel pour poser un homme ; cela indique qu'il est du monde et qu'on peut l'avouer. Distingué par une princesse, je passais prince, et même mieux ; je touchais de la main gauche aux plus grands blasons du Nord ; je rendais à la Russie une portion des dommages qu'elle cause à la France par l'intermédiaire de diplomates blonds, à la taille de guêpe, fléaux et délices des boudoirs parisiens ; je vengeais ma patrie en effectuant une conquête sur l'étranger. Telle était la théorie de ma situation.

Faut-il le dire ? une crainte me retenait encore. On va me trouver bien naïf, bien

bourgeois, si j'en fais l'aveu. Je craignais que le bruit de mon triomphe ne parvînt aux oreilles de Malvina. Jusqu'alors la paix avait régné dans mon ménage ; mes écarts d'ambition n'avaient altéré en rien nos relations intérieures. En franchissant ce pas nouveau, deux choses étaient à redouter, les scènes domestiques et les représailles. Quand la colère s'emparait de madame Paturot, elle ne ménageait rien, ni ma personne, ni les autres meubles du logis ; son premier moment était toujours dur à passer, et il était rare qu'il ne laissât point de traces. Ensuite, tout déréglement s'expie et doit s'expier. Quand celui à qui il appartient de donner l'exemple manque à ses devoirs, il autorise autour de lui l'inconduite. J'avais, à ce point de vue, un profond sentiment d'impartialité et de justice ; je n'admettais pas, avec quelques casuistes, que l'un des sexes doit jouir ici-bas de plus de fran-

chises que l'autre. Ce système n'eût pas convenu d'ailleurs à Malvina, qui professait, à propos du mariage, des doctrines radicales et entendait de vivre sur le pied d'une égalité absolue. Ses succès dans les rôles culottés tenaient à cette disposition d'esprit. Ainsi, d'un côté les principes, de l'autre une inquiétude vague m'empêchèrent longtemps d'abonder dans les regards assassins de la princesse autant qu'elle l'eût désiré.

La chose eût pu durer longtemps ainsi, elle s'avançant de plus en plus, moi reculant toujours, si un être sauvage ne s'en fût mêlé. Le feld-maréchal Tapanowich me fit l'honneur de devenir jaloux de moi. Toutes les fois que je mettais le pied sur le seuil de l'hôtel, j'étais sûr d'apercevoir le Tartare, errant comme un ours démuselé, me poursuivant de son œil fauve et faisant entendre, à mon approche, un grognement farouche. Plus d'une fois la princesse avait dû venir à

ma rencontre pour que ce guerrier déchaîné ne me manquât point de respect, et, dans ces occasions, elle lui adressait, en langue moscovite, une correction sévère que le pandour recevait l'oreille basse, comme un animal que l'on gronde. Cette exécution faite, la palatine m'introduisait dans son boudoir, où tout respirait la séduction et la grâce. Sous un demi-jour vaporeux, dans une atmosphère imprégnée de parfums énervants, je sentais ma force s'en aller, mes scrupules s'évanouir. La dentelle seule déguisait ce que sa personne offrait de désirable, et l'on sait comment la dentelle déguise ces objets-là. Sa voix, d'ailleurs, avait un timbre qui pénétrait jusqu'à l'âme, et des sons si doux qu'on eût dit l'organe d'un enfant. Tout, dans la pièce, était disposé pour l'effet, et de manière à amener un clair-obscur favorable au rajeunissement et à l'amoindrissement des formes. Je ne sortais

jamais de là sans y laisser un peu de ma raison et de ma vertu.

La conduite du feld-maréchal amena enfin une explosion. Le Tartare affectait à mon égard des manières qui devenaient intolérables ; il me toisait désagréablement, il frisait ses moustaches à mon aspect, en articulant ses jurons russes qui provoquaient les rires de la valetaille.

— Ah ! c'est comme ça que tu le prends, vilain Calmouk, me dis-je. Tu regimbes avant de sentir le mors ! c'est bon ! c'est bon ! On te fera voir comment se venge un Paturot ! Je ne te dis que ça, Tartare.

Ce jour-là j'entrai dans le boudoir de la palatine avec un air conquérant qu'elle ne m'avait jamais vu. Un marquis du dix-huitième siècle n'eût pas pris une pose plus dégagée : j'étais tout à fait régence.

— Qu'avez-vous donc, M. Paturot ? me dit la princesse étonnée. C'est singulier,

ajouta-t-elle en me regardant fixement.

Je lui pris la main, une main admirable, et la portai fort cavalièrement à mes lèvres :

— J'ai, adorable princesse, lui dis-je, une toute petite fantaisie ; un rien. Je veux casser, un de ces jours, ma cravache sur la figure de ce drôle de Tapanowich.

— Du feld-maréchal, s'écria la palatine, dont la physionomie trahit un soudain effroi.

— Feld-maréchal ou caporal. Il n'a point affaire à un serf de la Crimée. Je lui couperai le visage au feld-maréchal.

— M. Paturot, est-ce bien sérieusement que vous parlez? dit la princesse.

—Très-sérieusement, mon adorable; aussi sérieusement que je suis l'esclave de vos grâces. Ce pandour me déplait; on dirait le dragon de la toison d'or. Eh bien! Il trouvera ici un Jason; je le fendrai en quatre.

— M. Paturot, me dit la princesse avec solennité, vous ne le ferez pas.

— Je le ferai, madame, car l'animal devient trop farouche. Avant de le conduire en France on aurait dû un peu mieux l'apprivoiser.

— Vous ne le ferez pas, vous dis-je, car je vous le défends.

En prononçant ces mots la princesse se leva : son visage était imposant ; sa parole était brève et pleine d'autorité. Cependant, avec la disposition d'esprit où je me trouvais, cet ordre me trouva rebelle. Il m'arriva ce qui arrive aux gens qui s'exaltent davantage à mesure qu'on les retient, et qui ont d'autant plus soif du danger qu'ils sont plus certains qu'on les empêchera d'y courir.

— Eh bien, madame, dis-je avec une grande résolution, votre défense sera vaine ; je ne vous obéirai pas.

Il faut que j'aie articulé ces paroles avec l'accent d'un homme bien décidé, car, sur-le-champ, la fierté de la princesse s'abaissa. Par un brusque mouvement, elle se laissa tomber sur son fauteuil, en portant la main à son front, comme si une pensée cruelle l'eût accablée. De temps en temps, de petits mouvements convulsifs attestaient un combat et une angoisse ; ses beaux cheveux déroulés flottaient sur son visage et ses épaules ; enfin, des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Jamais je n'avais vu une douleur si belle : mon masque d'homme à bonnes fortunes céda à ce spectacle ; j'étais profondément ému.

— Princesse, lui dis-je, qu'avez-vous donc ?

Elle jeta sur moi un regard plein à la fois d'abandon et de mélancolie.

— Jérôme ! Jérôme ! dit-elle, vous me ferez mourir !

— Moi, Catinka !

La glace était rompue : Catinka d'une part, Jérôme de l'autre ; on va vite et loin dans ce chemin. Ce ne fut qu'un peu tard que nous reprîmes notre sang-froid, et alors la princesse alla d'elle-même au-devant d'une explication :

— Vous vous étonnez peut-être, Jérôme, me dit-elle, de l'empire qu'exerce ici le feld-maréchal Tapanowich. Cela tient à des considérations politiques, à un secret d'État. Hélas ! puis-je désormais rien vous cacher ?

— Parlez, Catinka, vous versez vos confidences dans l'oreille d'un honnête homme.

— En Russie, mon ami, nous sommes tous esclaves, petits ou grands. Que j'habite Moscou ou Paris, il faut que l'empereur sache ce que je fais. C'est notre servitude, à nous autres boyards qui descendons des Démétrius, dont les Romanzoff ont usurpé les domaines. On a toujours peur que nous

remontions sur le trône de nos pères.

— Ah ! diable, ce serait grave, en effet.

— Aussi l'empereur place-t-il à nos côtés des satellites. Le feld-maréchal est chargé d'écrire jour par jour à Nicolas tous les détails de ma vie privée et publique, quelles personnes je vois, quelles réunions je fréquente, Tapanowich est mon espion.

— Vil Tartare ! ça se lit sur sa physionomie !

— A toute heure il peut entrer dans mon salon, dans mon boudoir, jusque dans ma chambre à coucher !

— Sbire, va ! gendarme moscovite ! Et vous ne voulez pas que je lui coupe les oreilles, Catinka ?

— Y pensez-vous, Jérôme, un homme qui fait métier de tirer l'épée et le pistolet !

— Bah ! bah ! dis-je avec moins de confiance.

— Un bretteur qui a eu cinquante-deux

duels à Saint-Pétersbourg ; quarante-quatre à Moscou.

— Ce sera un de plus , ajoutai-je fort ébranlé.

— Un spadassin, Jérôme, un vrai spadassin ! Et puis, voulez-vous tout savoir, mon ami : vous me perdriez !

— Ah ! dis-je en respirant un peu plus à l'aise, si cela est ainsi, n'en parlons plus ; je désarme. Moi, vous perdre, jamais ! Je pardonne à ce Tartare.

— Je n'attendais pas moins de vous , Jérôme, dit la princesse en m'entourant de ses bras. Vous êtes un homme vraiment chevaleresque.

— Au fait, ce Calmouk ne vaut pas même un coup d'épée. Avec son gros ventre et sa moustache à fils d'argent. Feld-maréchal de contrebande, je lui pardonne et le méprise.

— Modérez-vous : cet homme est à mé-

nager. Vous savez que j'ai de vastes propriétés dans l'Ukraine.

— Oscar me l'a dit ; sur lès bords fortunés du Don. Vingt-deux mille serfs et trois cent vingt-deux mille bêtes à laine.

— Qu'importe le nombre ; l'essentiel est de pouvoir en disposer. Encore une servitude des boyards, mon ami. L'empereur nous supprime nos revenus quand il le veut. Tant que Tapanowich envoie des rapports favorables, je touche mes fermages ; mais au moindre mot désavantageux, on me coupe les vivres. Voilà les libertés de la Russie.

— Diable ! diable ! le procédé est légèrement calmouk. Alors le Tartare tient les clefs du coffre. Décidément c'est un homme à ménager. Je retire ce que j'ai dit de désagréable sur son compte.

— Bon Jérôme !

— Adorable Catinka !

L'entrevue se termina par de nouveaux

engagements, et je retournai chez moi à la fois satisfait et troublé, malheureux de mon bonheur, heureux de mes peines. Il me semblait que Malvina allait lire sur mon front les détails de mon aventure et provoquer des explications orageuses. Tout le long du chemin, j'avais cherché à composer mon maintien. Quand j'arrivai à ma porte, je repris haleine pour me remettre de la marche et me faire la figure plus calme et plus naturelle. Il n'y a rien qui soit plus incommode qu'une mauvaise conscience : elle s'effraye de fantômes. Cependant, dès que j'eus embrassé Malvina, je fus rassuré. Jamais elle ne s'était montrée si caressante et si gaie, si heureuse de me revoir. Elle faisait sauter ses enfants sur ses genoux, allait et venait avec une pétulance extraordinaire. Cette gaieté me rendit la mienne ; ce sang-froid me fit retrouver mon aplomb. Cependant Malvina vint s'asseoir à mes côtés,

et, tout en me donnant notre petite fille à embrasser :

— Tu ne sais pas, bon ami? me dit-elle.

— Quoi donc?

— Oscar a emménagé au cinquième, dans la maison ! Tu sais qu'il avait donné congé de son atelier?

— Oui, mais il cherchait ailleurs.

— Il n'a rien trouvé, et il a pris notre cinquième! Ces artistes, c'est comme ça, des sans-gêne. Ah ! il n'a pas demandé la permission au moins.

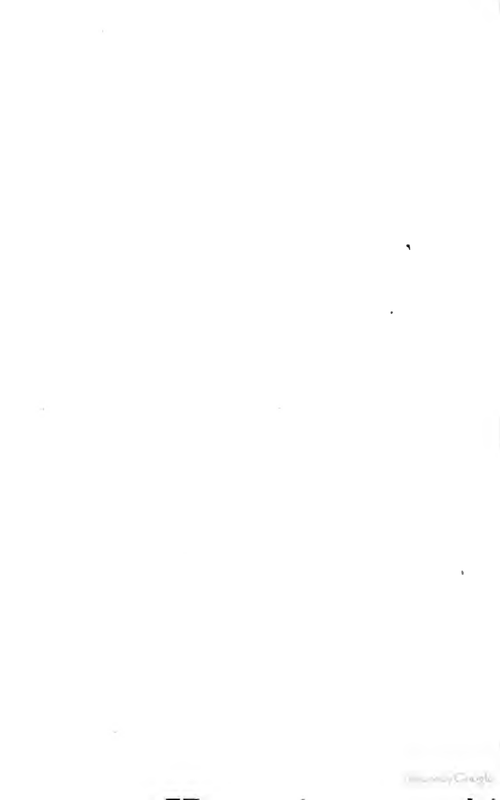
A vrai dire, je trouvais le procédé un peu cavalier. Sous le prétexte de surveillance artistique, le peintre ordinaire de Sa Majesté s'était réservé, dans la maison en construction, tout un étage qu'il faisait disposer à sa fantaisie. Il aurait pu attendre, pour s'installer à nos côtés, que nous eussions changé de demeure : c'était l'affaire de quelques mois. Oscar n'avait pas voulu attendre ;

il venait de faire acte de prise de possession, et mes maçons travaillaient déjà à lui arranger un atelier provisoire. C'était abuser de l'amitié et du droit d'hospitalité. Peut-être Malvina aurait-elle pu s'y opposer davantage; quant à moi, sous le coup des aventures de la journée, c'est à peine si je pris garde à cette circonstance. La familiarité d'Oscar dans la maison formait une diversion que je regardais comme précieuse : il me semblait qu'il devait distraire madame Paturot de ses jalousies ; c'était pour moi un but essentiel à atteindre. La vue de l'homme est assez courte : quand un objet la fixe fortement tous les autres lui échappent ; Oscar, d'ailleurs, avait un merveilleux talent pour s'envelopper d'une plaisanterie qui le rendait insaisissable. Quand je le revis, il me raconta ses diverses tribulations dans la recherche d'un atelier, et me prouva que s'il n'avait pris le parti de venir s'établir chez

moi, il courait le risque de coucher dans la rue. Il fallut se résigner ; nos greniers furent inondés de paysages : nous eûmes de la verdure jusque sous les toits.

Du reste, j'oubliai bientôt cet incident, qui ne me revint que plus tard à la mémoire. Le tourbillon allait de nouveau m'emporter de manière à me laisser à peu près étranger à ce qui se passait dans ma maison. Une intrigue avec une grande dame venait de me jeter dans une nouvelle sphère, et en même temps la politique allait s'emparer de moi. En contact journalier avec les puissants du jour, la pensée d'un rôle plus élevé devait naturellement me gagner. Je m'y abandonnai, car j'étais réservé à toutes les épreuves de l'ambition et à toutes les déceptions de la grandeur. Mon exemple aurait été incomplet et mon expérience insuffisante, si je n'avais pas frayé tous les capitoles et gravi tous les calvaires.

CHAPITRE DOUZIÈME.



XII

La haute politique. — Candidature parlementaire de Paturot.

— Oui, M. Paturot, nous manquons surtout à la chambre d'hommes comme vous, fermes dans leurs principes, dévoués au roi et aux institutions.

— Monsieur, répondis-je, vous me faites

trop d'honneur : je n'oserai jamais viser aussi haut. Il faut pour cela plus de lumières et d'études que je n'en ai.

— Eh ! M. Paturot, vous n'en conviendriez que mieux. Les députés raisonneurs abondent ; ce qui devient rare, ce sont les députés fidèles, et vous seriez de ceux-là.

— Je m'en flatte, monsieur.

— L'esprit nous perd, voyez-vous ; la démangeaison de la parole fait des ravages effrayants. Tout le monde veut avoir un avis et prononcer un discours. Si l'on n'y prend garde, ce gouvernement-ci périra par les dialecticiens et les bavards. Vous ne donneriez pas dans ces excès, monsieur !

— J'ose le croire.

— Quel dommage qu'il n'y ait rien de libre pour le moment, pas le moindre coin ! Voyez, cherchez vous-même, M. Paturot ; nous vous appuierons.

Celui qui me parlait ainsi était un tout

jeune homme, blond et chevelu, d'une figure heureuse et expressive, secrétaire intime d'un ministre, et faisant de la politique en artiste. Cet aplomb avec lequel il semblait disposer d'un siége au parlement cadrait mal avec un extérieur à la fois trop mondain et trop imberbe. Il était difficile de croire qu'un tel pouvoir fût tombé en de telles mains, que les destinées du pays se trouvassent à la merci d'une maturité aussi suspecte. Comme manières et comme tenue, on ne pouvait rien désirer de mieux; mais la science du gouvernement ne réside pas toute dans la coupe du frac et dans la plastique du pantalon. On ne sauve pas les empires avec des gilets irréprochables et le culte exclusif du cuir verni : il est plus aisé de changer de gants que de régir les États. Aussi se prenait-on involontairement à douter, en voyant ce jeune homme d'État, qu'il eût réellement l'influence qu'il s'attribuait

et jouât le rôle dont il avait la conscience.

Rien n'était cependant plus réel : l'adolescent si parfaitement ganté et chaussé gouvernait le ministre, et le ministre gouvernait le conseil, le tout dans le cercle de la fiction et de la responsabilité représentatives. On sait qu'à toutes les époques il y eut de ces fortunes de contre-coup. Sous Louis XV, les maîtresses du roi disposaient des faveurs et de l'argent du trésor ; sous Louis XI, le compère Tristan et le barbier Olivier le Dain furent les agents et les inspirateurs de la royauté ; Henri III eut des menins influents, comme Élisabeth d'Angleterre eut des favoris impérieux. Toujours et partout derrière les pouvoirs apparents se cachèrent des puissances décisives quoique effacées. Le mécanisme du gouvernement ressemble à tous les mécanismes : ce qui se voit le moins, c'est le moteur. Le jeune homme d'État, sans avoir précisément cette

importance, était un rouage essentiel du gouvernement : quand il parlait de faire un député, il ne se targuait pas de plus d'autorité qu'il n'en avait et usait seulement d'une situation acquise.

Aussi fus-je à la fois touché et exalté par l'ouverture qu'il venait de me faire. Nous étions alors dans les salons de la princesse palatine, ouverts, comme l'on sait, à des visiteurs de tous les rangs et de toutes les positions. L'une des fonctions du secrétaire intime du ministre consistait principalement dans ce voyage pittoresque à travers les réunions de la capitale. On le trouvait, on le voyait partout, au théâtre et au bal, dans les concerts et dans les cercles : il avait un pied dans toutes les maisons considérables, une oreille à toutes les portes. Il n'est point, ici-bas, de force qui n'ait une raison d'être : la force du secrétaire intime était là, dans cette surveillance attentive de l'opinion,

dans cette étude vigilante des habitudes, des mœurs, des faiblesses individuelles. C'était un homme du monde, sachant causer, sachant écouter, faculté plus rare encore. Dans la maison du ministre, dont il était à la fois l'ami et le confident, personne ne donnait un avis qui valût le sien, soit pour l'ameublement, soit pour la toilette. S'agissait-il d'un bal à la cour, on le consultait pour le costume, on l'initiait aux moindres fantaisies, aux moindres caprices, bien plus graves que les affaires de l'État. Il avait ainsi mille occasions d'assurer son empire, de se rendre essentiel, indispensable. Le service public se compliquait d'une foule d'attentions privées, et ces dernières entraient pour beaucoup dans les titres administratifs du jeune Sully et dans le maintien de son influence.

J'avais donc dans les régions officielles un puissant protecteur. Un entretien avait suffi

à l'ami du ministre pour entrevoir le parti qu'on pouvait tirer d'un dévouement comme le mien. En matière politique, je n'ai jamais su me contenir. Quand on parlait des factieux, mes yeux lançaient des éclairs; quand il était question de la dynastie, des larmes venaient mouiller mes paupières. On me citait dans la garde nationale comme le chef de bataillon le plus ardent, et les salons avaient plus d'une fois retenti de mes doléances contre la liberté illimitée de la presse. Qui entretient dans la société cet état de trouble et de division qui la dévore? La presse. Qui nous empêche de reprendre en Europe le rang qui nous appartient, par exemple la frontière du Rhin et la Belgique? La presse, en effrayant les souverains absolus. Qui occasionne les débordements périodiques des fleuves et des rivières? La presse, en blâmant le culte de l'intérêt matériel et en détournant l'administration des

travaux d'endiguement. Qui attaque constamment le travail national? La presse, en appelant les produits étrangers sur le marché national. Voilà le thème que je développais de mille manières et avec un succès toujours nouveau. Ma haine contre la presse composait toute ma politique, et quand j'étais dans mes bons jours, mes sorties allaient jusqu'à l'éloquence.

— On a parlé des sept plaies de l'Égypte, disais-je; la France n'a qu'une plaie, le journalisme. Sans les journaux, il n'y aurait plus dans notre beau pays ni misère, ni gastrites, ni émeutes, ni affections de poitrine. Les trois premières pages d'un journal sont l'origine de tous les troubles; la quatrième page est l'origine de toutes les maladies, sans compter les cosmétiques. D'un côté, on fait appel aux révolutions; de l'autre, aux toux, aux crampes d'estomac, à la calvitie et à la phthisie. Le journal

empire les unes et les autres, et ne guérit pas plus les souffrances populaires que les cors aux pieds. Telle est ma manière de voir.

Cette manière délibérée, ces airs méprisants vis-à-vis du quatrième pouvoir faisaient presque toujours sensation dans les salons et dans les corps de garde. J'étais noté désormais comme un homme sûr, et les avances du secrétaire intime n'étaient pas placées au hasard. Il ne restait donc plus qu'à chercher un collége propice à ma candidature. Des élections générales allaient avoir lieu : de tous les côtés on s'y préparait. Impossible de songer à Paris sur lequel trop d'horlogers, banquiers, marchands de bois et de nouveautés avaient jeté leur dévolu. Il n'y restait plus de place pour un bonnetier, même comme assortiment. La province seule offrait quelques chances, et encore fallait-il choisir dans la province un arrondissement vacant et accessible. Le hasard

me servit au delà de mes vœux. J'ai déjà dit que les Paturot étaient originaires du centre de la France et de la zone pauvre et montagneuse d'où s'échappent chaque année tant d'émigrants. J'avais conservé là-bas une tribu de cousins qui excellaient dans la fabrication des fromages, et s'étaient acquis un rang distingué dans l'éducation des bestiaux. Une ferme ou deux, partie de l'héritage de mon oncle, m'y assuraient un cens suffisant pour y transporter mon droit électoral : une déclaration, faite en temps utile, devait régulariser cette position. Tout, d'ailleurs, concourait à me faire choisir ce terrain comme propice à une lutte politique. Le député de l'arrondissement était un avocat célèbre sur les bancs de l'opposition. Le ministère redoutait sa dialectique pressante et l'inflexible énergie qu'il déployait dans ses attaques. L'évincer pour me faire élire offrait donc un double avantage, celui de

remplacer un vote hostile par un vote favorable, un raisonneur par un homme incapable de raisonner son dévouement.

Quand mon choix fut fait, je me rendis chez le secrétaire intime, qui me reçut avec une politesse extrême.

— Eh ! c'est ce cher M. Paturot ! Quel bon vent vous amène, M. Paturot ? Sommes-nous toujours furieux contre la liberté illimitée de la presse ?

— Toujours, monsieur ! le plus beau jour de ma vie sera celui où j'aurai vu un folliculaire monter sur l'échafaud. La France n'aura de récoltes suivies qu'à ce prix. Ces gens-là troublent l'ordre des saisons.

— Vous croyez !

— C'est comme je vous le dis : ils portent atteinte au travail national ; ils faussent le bon sens national.

— Excellent M. Paturot ! je comprends votre exaspération. L'industrie a besoin de

sécurité, d'avenir... Voyons maintenant ce qui vous concerne.

Je fis part alors au secrétaire intime de l'idée qui m'était venue, et lui racontai avec détail sur quoi je fondais mes espérances. A mesure que j'avançais dans cette confidence, je voyais le visage de mon interlocuteur s'épanouir, il semblait heureux, rayonnant.

— L'arrondissement qui nomme ***, disait-il comme s'il se fût parlé à lui-même! Quelle victoire si nous laissions ce puritain sur le champ de bataille!

— Oui, lui dis-je en répondant à la pensée du secrétaire, nous le mettons hors de combat, ce bavard de l'opposition, ce don Quichotte des économies. J'ai là-bas une légion de Paturot dont l'origine se perd dans la nuit des temps, Paturot Gros-Jean, Paturot Guillaume. Les Paturot ont peuplé l'arrondissement : ils sont aussi vieux que nos montagnes. Vous verrez!

— Si cela est ainsi, M. Paturot, croyez bien que le gouvernement du roi suivra avec le plus grand intérêt les progrès de votre candidature. Préparez-la d'avance; le temps est pour beaucoup dans des entreprises semblables. Ne ménagez rien de votre côté : quant à l'administration, elle fera son devoir. Dès aujourd'hui j'en parlerai au ministre. Évincer *** ! Quel triomphe!

— Je le ferai lapider par nos bergers, dis-je avec chaleur.

— Point de sévices, M. Paturot; le gouvernement du roi repousse de tels moyens. C'est par la persuasion qu'il faut ramener vos montagnards. L'arrondissement est aujourd'hui dans une très-bonne condition pour revenir à un meilleur choix. Depuis six ans qu'il persiste à élire un orateur de l'opposition, on n'a rien fait pour lui. Cela s'appelle prendre les localités par la famine.

— Oh! science du gouvernement, que

je te reconnais là ! m'écriai-je transporté.

— Il y a donc, dans les diverses communes, bien des cloches à réparer, bien des routes à remettre en état. Quelques semaines avant l'élection, nous verrons à prendre nos mesures. Nous débarrasser de *** ! savez-vous que c'est une idée ingénieuse que vous avez eue là, M. Paturot ?

— Oui un diamant brut ; mais comme vous le taillez, comme vous en tirez parti ! Parole d'honneur, je vous admire, M. le secrétaire.

— De grâce !

— Non, voyez-vous, cela déborde ! Je nourris certainement pour Napoléon un culte particulier ; je fais profession de croire que le premier venu ne gagnerait pas la bataille d'Austerlitz : l'opinion peut être hasardée, mais elle est consciencieuse.

— Elle est juste aussi.

— Eh bien ! ma passion pour la mémoire

du grand homme ne m'empêche pas de reconnaître tout ce qu'il y a d'impérial dans la manière dont vous avez sur-le-champ compris notre bataille électorale. C'est de la haute stratégie, monsieur. Napoléon n'aurait pas mieux tracé un plan de campagne. Coup d'œil d'aigle ! vraiment !

— Vous me flattez !

— Je suis de votre école, monsieur ; c'est comme cela que je comprends le gouvernement. La force du lion.

— Et la prudence du serpent, n'est-ce pas, M. Paturot? Eh bien ! n'y manquons pas. Mûrissez votre affaire, et surtout évitez de l'ébruiter. Votre concurrent est populaire dans le pays, il est actif, il est adroit.

— Ne m'en parlez pas, monsieur, je ne le connais pas, mais je le déteste. Un concurrent vendu au parti factieux ; cela m'exaspère. Je commence à comprendre le crime.

Un huissier entra et coupa court à notre

entretien. Il fut convenu que je me préparerais de longue main à la lutte électorale sur le terrain que j'avais choisi. Plusieurs mois nous séparaient encore de la dissolution de la chambre, ce qui me laissait une grande latitude d'action. J'eus le temps nécessaire pour me faire porter sur les listes de l'arrondissement. Un vieux château était à vendre dans la contrée; je le fis pousser aux enchères par un tiers, et m'en rendis adjudicataire. Comme revenu, c'était une acquisition détestable; les terres se trouvaient en mauvais état de rapport, et les constructions étaient fort délabrées. Mais peu importait! Il s'agissait d'avoir un pied-à-terre seigneurial, un manoir qui relevât, aux yeux de ces enfants des montagnes, le nom peu aristocratique de Paturot. Avec cent mille francs, j'obtins la propriété et toutes les attenances et dépendances. Je devins ainsi Paturot de Valombreuse : j'eus

des fermiers, des troupeaux, une bergerie-modèle, un petit haras dans lequel je distribuai généreusement les saillies et dont les sujets demi-sang firent un grand bruit dans toute la zone environnante. Avant de paraître en personne dans le pays, je préparai la popularité de mon nom et le succès de ma candidature.

Ces préliminaires électoraux n'eurent pas lieu, comme on le pense, sans porter une certaine atteinte à ma caisse. L'argent et les billets de banque commençaient à disparaître plus vite qu'ils ne rentraient. La maison en construction absorbait des sommes considérables; le château en province, outre le prix d'achat, ne coûtait pas moins en réparations et améliorations. Les dépenses de toilette et de maison ne faisaient qu'augmenter chaque jour, et le peintre ordinaire de S. M., escorté de sa légion d'artistes, se livrait toujours à un système d'em-

prunts forcés et interminables. Par une coïncidence déplorable, une nouvelle brèche fut bientôt pratiquée dans mes finances. Le feld-maréchal Tapanowich devenait de plus en plus farouche ; il ne pouvait pas s'habituer à mon intimité avec la princesse. Celle-ci avait beau le prendre tantôt par la violence, tantôt par la douceur, gronder le Tartare ou le caresser : il se montrait inflexible, intraitable. J'avais pardonné au Moscovite ; mais le Moscovite ne me pardonnait pas. Toutes les fois que je paraissais à la porte de l'hôtel, j'étais sûr de le trouver là comme un remords accusateur ; son œil fauve cherchait à me percer comme un poignard, et ses grognements m'accompagnaient jusqu'au boudoir de ma Dulcinée. Enfin, la catastrophe éclata. Un jour, je trouvai la princesse palatine en larmes. A peine m'eut-elle aperçu, qu'elle se précipita dans mes bras :

— Mon ami, s'écria-t-elle, nous sommes

perdus : Tapanowich nous a dénoncés, et l'empereur Nicolas me foudroie ; je suis en disgrâce.

— Eh bien ! dis-je un peu légèrement, qu'importe si je vous reste ?

— Excellent Jérôme ! j'étais bien sûre qu'il ne me renierait pas ! Mon ami, vous êtes un grand cœur !

J'étais enlacé ; il n'y avait plus à s'en dédire. La palatine me raconta comment Tapanowich lui avait fait supprimer ses revenus, ce qui la plaçait dans une situation assez embarrassante. Les trois cent vingt-deux mille moutons allaient être tondus au profit du fisc russe, procédé fort gênant pour les vingt-quatre heures. Impossible de reculer : la botte était trop directe, et je m'étais enferré avec trop de maladresse pour qu'il me fût possible de reculer. J'offris dix mille francs ; la princesse en accepta vingt, en me forçant d'accepter en retour une délé-

gation sur son intendant de l'Ukraine. C'est ainsi que je disséminai mon or dans tout l'univers, sur les montagnes et dans les plaines. Mais j'avais comme perspective et comme garantie, un siége au parlement et une hypothèque en première ligne sur les bords fortunés du Don.

FIN DU TOME PREMIER.